

O. SPOREYS



La Théognose

Evolution et Destinée

- Amitiés Spirituelles -

O. SPOREYS

La Théognose

Evolution et Destinée

« Nous sommes esclaves
de notre passé »

Bande du livre

POURQUOI LA VIE ET

POURQUOI LA SOUFFRANCE ?

A mon ami

EMILE BESSON

en témoignage de notre commune
et profonde vénération pour la
Parole du Christ.

O.S.

TABLE DES CHAPITRES

Préface

- I – La tradition perdue
- II – Le sens vrai des Ecritures
- III – Constitution de l’homme
- IV – L’Evolution
- V – La Destinée
- VI – La culture de l’âme
- VII – La Prière
- VIII – L’Eglise primitive
- IX – Le Miracle de Cana
- X – La vie du Christ
- XI – Les Béatitudes

PREFACE

Autrefois l'auteur présentait son oeuvre au Roi. Maintenant il la fait préfacier par un ami.

Quelle tâche délicate ! Pouvons-nous vraiment interpréter la pensée d'un être dont l'âme nous échappe ?

Il faut bien penser en outre que toute idée, surgissant d'une ambiance collective, nous dépasse. Elle chemine lentement jusqu'à l'heure où elle est captée par un cerveau récepteur qui la fait sienne, tout en lui faisant subir la contrainte de ses propres limites. Elle peut devenir alors, suivant les forces propulsives ou magiques du style, une réalisation plus ou moins vivante.

Que deviendra-t-elle, cette idée, transmuée en théorie heureuse ou malheureuse ? Course éphémère, ou prolongement en d'autres âmes avides, tentées, en d'autres récepteurs plus ou moins conscients ?

Pour une fois cependant la préface paraît facile puisqu'en fait les Evangiles et ce qui les prépare, c'est à dire tous les livres sacrés, préfacent bien mieux cette étude où il n'est rien qui ne vienne d'une tradition forgée de toujours.

C'est l'éternel paysage, son immuable grandeur que toutes les époques transcrivirent suivant leur optique. Quoique chacun des auteurs soit assuré qu'il n'y ait que son point de vue qui compte, nous pensons que l'inspiration ne lui découvre qu'une facette de la vérité, aliment probable à certaines demandes, aux besoins d'une époque.

Pour quelques-unes de ces peintures inspirées que gardent nos musées, le bon restaurateur arrive, sans réduire la patine qui consacre, à déterrer l'oeuvre, à la faire sortir des successifs vernis trompeurs, de l'embrun des couleurs et du temps, à redonner enfin par un lent décapage l'éclat du premier au tableau.

Ici Sporeys n'a fait que jouer ce rôle, il n'apporte rien de lui, mais restitue seulement aux valeurs primitives leurs sens oublié ou lentement voilé.

Max CAMIS

« Les découvertes de la critique historique appliquées aux Livres saints sont grosses de révolution dans notre vieille manière d'entendre la parole divine écrite, son inspiration, ses enseignements, ses méthodes d'interprétation. Ces révolutions ne tarderont pas dans le monde catholique ; elles scandaliseront beaucoup d'esprits faibles, mais elles seront un progrès dans la lumière ».

.....

« L'irrégion contemporaine ne m'effraie pas ; elle tient plus à la claire vue de toutes les petitessees dont le culte de Dieu – en esprit et en vérité – est surchargé, qu'à la répulsion de Dieu ; à mesure que des hommes courageux et clairvoyant feront disparaître toutes ces petitessees aux yeux de la nouvelle génération, (...) vous verrez renaître une race de croyants splendides que j'entrevois dans un rêve et qui seront l'honneur d'un monde nouveau. »

Lettres du R.P. DIDON O.P.
A Mme Commanville.
(Plon, éditeur. Tome I, p. 208 et 210)

CHAPITRE I

LA TRADITION PERDUE

« Ne cherche pas qui a dit, fais attention à ce qui est dit. »

(Imitation de J.C. Liv. I Ch. V)

L'humanité est aujourd'hui victime d'un grave malentendu.

Les hommes croient avoir atteint l'apogée de la civilisation parce qu'ils sont les témoins d'un progrès scientifique considérable.

La civilisation ne dépend en aucune façon de ce progrès. L'homme sera civilisé non pas le jour où il aura subjugué à son profit toutes les forces de la nature encore inconnues, mais bien le jour où il aura compris que chacun s'efforçant de rendre heureux tous ceux qui l'entourent, il en résultera le bonheur général.

Puisqu'il est nécessaire que quelqu'un commence, c'est aux plus intelligents, aux plus évolués, de commencer, de donner l'exemple ; ce sont eux qui forment l'élite et non pas, autre erreur, ceux qui sont les plus fortunés ou qui occupent les places les plus élevées.

Ce malentendu provient de ce que la vérité métaphysique a été perdue et que le monde ne possède plus une explication vraie de la vie et de la souffrance.

Depuis la chute de cette humanité que Moïse désigne sous le nom collectif d'Adam, Dieu a toujours placé sur la terre des êtres chargés de conserver la vérité. Une tradition a toujours été protégée de bouche à oreille parmi les hommes possédant une entière liberté de conscience, mais ces derniers sont aujourd'hui en très petit nombre et la masse refuse de les écouter.

C'est cette vérité qui a été écrite dans la pierre par les Imagiers des Cathédrales médiévales, mais, comme toujours, elle est écrite en langage analogique. Ce langage est celui de toutes les initiations ; il est celui des Ecritures, ainsi que l'enseigne Augustin, évêque d'Hippone : « Le mot dont ce sert l'écriture est tout autre que la locution figurée » (De Genesi, Liv. II Ch. 12) et l'apôtre Paul, disciple du Kabbaliste Gamaliel, nous dit à propos des deux fils d'Abraham, l'un d'une esclave, l'autre d'une femme libre : « Tout ceci est allégorique » (Gal. IV – 22 à 25).

L'alliance possible entre la religion et la science est fort discutée et il ne peut en être autrement ; il est bien évident que la création, par exemple, telle qu'elle est décrite dans la Genèse, ne peut s'accorder avec les découvertes de la science moderne. La question ne se poserait pas et la discussion cesserait si des deux côtés, on voulait bien tenir compte du fait que, dans ce livre, la vérité est exprimée en analogies – on le verra dans la suite.

Nous allons d'abord montrer que les sculpteurs de l'époque médiévale étaient au courant de cette tradition en examinant le portail nord de Notre-Dame de Paris, celui qui se trouve du côté de l'hôtel-Dieu.

On admet généralement que le tympan de ce portail représente la mise au tombeau de la Vierge, il ne saurait en être question puisque le Christ qui est mort bien avant la Vierge est présent à cette scène.

En réalité ces sculptures représentant l'évolution de l'âme humaine suivant la doctrine hermétique qui était celle des Rose-Croix.

Remarquons tout d'abord que l'ensemble est composé avec le « ternaire » comme base : la hauteur est divisée en trois parties ; à la partie inférieure nous trouvons, à droite trois Rois qui évoquent le monde matériel, à gauche trois prophètes représentant le monde céleste, entre eux, au centre nous voyons, abritée sous un tabernacle une pierre, qui autrefois était un cube (il est visible que la partie supérieure fait défaut). Nous reconnaissons aisément la fameuse « pierre cubique » que l'homme, par ses efforts et par sa persévérance, doit tailler à cent quarante quatre facettes (douze fois douze), chiffre de la perfection absolue. C'est l'âme, placée entre la matière qui lui donne son corps physique et le ciel qui lui donne l'Esprit¹.

La partie centrale du tympan représente la mise au tombeau de l'âme humaine : « Si le grain de froment mis en terre ne meurt, il demeure stérile, mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits » (Jean XII, 24). Les rites de l'initiation hermétique comportaient la mise au tombeau, toute symbolique, du néophyte pendant trois nuits ; c'est à quoi servait le sarcophage placé au milieu de la chambre principale de la grande pyramide. On n'y a pas trouvé de momie, et pour cause : il n'y en a jamais eu.

Les trois chambres de cette pyramide servaient aux trois degrés de l'Initiation – que l'on veuille remarquer que la première est sous terre, à un niveau inférieur à celui du sol, et qu'elle est à l'envers, on marche sur le plafond.

Mais revenons à Notre-Dame. A gauche et à droite de cette partie centrale nous voyons deux arbres : le chêne et l'olivier symboles si importants dans la tradition hermétique.

Les deux disciples qui, de chaque côté, sont les plus éloignés du centre, sont assis et endormis ; leurs voisins, toujours assis, sont éveillés tandis que les autres plus proches du Christ central sont debout : l'âme humaine évolue et s'éveille d'autant plus à la lumière spirituelle, au cours de ces existences successives, qu'elle se rapproche davantage de la perfection christique (taille de la pierre cubique).

Le Christ fait le geste figuratif du premier adage de la Table d'Emeraude d'Hermès : l'index et le médius levés, l'annulaire et l'auriculaire baissés – (ce geste est considéré à tort comme celui de la bénédiction) on le retrouve sur beaucoup de figures orientales ce qui prouve l'universalité de la doctrine – il nous a été donné de l'observer sur des photographies de moines tibétains.

Sur un portail latéral de la cathédrale de Strasbourg, la même scène est représentée ; mais le Christ porte, debout sur le bras gauche, un enfant qui n'est autre que l'âme humaine « née de nouveau » ; et en effet, sur le portail de Paris nous voyons à la partie supérieure du tympan, l'âme « née de nouveau », qui peut seule voir le Royaume (Jean III, 3) reçue dans ce Royaume de Dieu par le Christ qui lui donne le sceptre.

La preuve la plus convaincante nous est fournie par la statue de la Vierge qui se trouve sur le pilier central.

Cette Vierge porte en sa main droite une croix, mais une croix à six directions, c'est-à-dire à une branche verticale et deux horizontales perpendiculaires l'une à l'autre – indiquant les six directions de l'espace – et chacune des branches porte à son extrémité la rose à cinq pétales – c'est un symbole purement rosicrucien².

Nous pourrions nous étendre longuement sur les figures géométriques qui ornent le sarcophage et qui, toutes, sont des symboles appartenant à la doctrine hermétique, mais nous en

¹ Nous verrons plus loin que l'apôtre Paul enseigne que l'homme est une petite trinité : corps, âme, esprit (Cf. p.) c'est en cela qu'il est à l'image de Dieu : Trinité.

² Nous savons que cette statue est une copie datant de la restauration de la cathédrale par Viollet le Duc, mais une photographie de l'original, identique, se trouve à la Bibliothèque du Musée des Arts Décoratifs (Bibliothèque Maciet).

avons dit assez pour prouver l'existence de la connaissance de cette dernière dans les milieux chrétiens de l'époque médiévale.

Cette connaissance de la tradition a été perdue au moment où, entraînée par les discussions oiseuses de la Théologie scholastique, la Religion est devenue trop intellectuelle – qu'on se souvienne de la fameuse querelle des Universaux qui divisa le monde religieux pendant un siècle et qui s'écartait complètement de la simplicité évangélique.

Le dernier théologien mystique, le dernier qui ait basé sa doctrine sur l'amour prêché par le Christ, est Bernard de Clairvaux (1091-1153).

Après lui, le clergé délaisse cet enseignement pour suivre celui de Thomas d'Aquin.

L'œuvre de ce dernier est considérable, mais elle est basée toute entière sur cet axiome qu'il a énoncé dans son deuxième livre des commentaires sur les sentences : « La créature la plus aimée de Dieu est l'Intelligence ».

Le Christ s'est toujours écarté des « Intelligents » pour se rapprocher des humbles au cœur simple, des « pauvres en esprit » ; a enseigné qu'une seule chose est nécessaire pour « prendre possession du Royaume » : *l'Amour mis en action*, celui du bon Samaritain (Matt. XXV – 34 et suivants. Luc X – 37).

La créature la plus aimée de Dieu n'est donc pas l'intelligence mais le cœur : le cœur spirituel de l'homme, le centre affectif.

Thomas d'Aquin a été jusqu'à écrire : « L'acte de foi procède de la raison spéculative ».

La foi qui a besoin d'être prouvée par une spéculation de l'intelligence n'est plus la Foi. « Parce que tu m'as vu tu as cru, Thomas, heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru » (Jean XX – 29) et ceux qui ont cru sans demander à comprendre.

La foi est un élan spontané d'amour et de confiance qui part du plus profond du cœur. « On a la foi, disait le Curé d'Ars, quand on parle à Dieu comme à un ami ».

La tendance analytique de la raison pure a détourné la Théologie de la clarté de la doctrine christique, toute d'amour et non cérébrale : « Beaucoup plus noble, est cette doctrine d'inspiration divine qui émane d'en haut, que celle acquise par l'intelligence humaine » (Imit. De J.C. Liv. III. Ch. 31). Cette raison ratiocinante, d'ailleurs, envahira plus tard le Protestantisme.

La base de l'Enseignement religieux est la « Somme Théologique » dans laquelle la Foi, la Grâce, tout ce qui est purement de l'Esprit, est mis en équation.

Le résultat est tel que les hommes ne développent plus, aujourd'hui, que leur cerveau¹ le cœur n'ayant pas évolué synchroniquement mais l'intelligence l'ayant dépassé, les moyens de destruction les plus perfectionnés sont inventés avant que l'homme sache pardonner, aimer, renoncer à son intérêt personnel au profit de la collectivité : les guerres, les révolutions, la misère n'ont pas d'autre cause que ce déséquilibre.

Les catéchismes enseignent aux enfants de six ans des choses aussi abstraites que l'existence de Dieu, la Trinité et autres, beaucoup trop élevées pour eux. Il serait plus à leur portée et plus efficace de leur apprendre la morale élémentaire, de leur expliquer de façon très simple, avec des exemples, que l'observance des devoirs *réiproques* des hommes, conduiraient ceux-ci au bonheur qu'ils cherchent et d'attendre pour les questions plus élevées qu'ils soient en âge de les comprendre.

On parle bien aux enfants de l'amour du prochain, mais encore d'une façon abstraite et sans leur en montrer les conséquences *pratiques* qui les frapperait et les pousseraient à l'appliquer à la vie courante.

¹ Voici ce que le R.P. Didon pensait de l'enseignement scholastique « ... cela m'inspire des réflexions douloureuses relativement à la formation du clergé et des moines... Au point de vue de nos études, on nous enferme dans une scholastique toute logique et toute rationnelle, toute abstraite qui développe en nous une sorte de raison de combat, mais souvent au préjudice de cette vitalité de l'âme qui nous donnerait le sens immédiat des faits religieux et l'expérience intime de l'esprit vivifiant du Christ ». – Lettre à Mme Commanville, Tome I p. 167 (Plon Editeur).

On ne devrait pas voir des hommes, ayant reçu une instruction religieuse dans leur enfance, dire, parvenus à l'âge adulte : « Si Dieu existait il ne permettrait pas la souffrance et le désordre social », il ne leur a pas été expliqué que c'est eux qui ont créé cette souffrance et qu'ils ne font qu'en subir, en toute justice, le choc en retour ; c'est cependant, nous le verrons, un des enseignements de l'Évangile.

*

* *

Les Bollandistes rapportent que Thomas d'Aquin eut sur la fin de sa vie, en 1273, une vision au cours d'une extase ; il dit alors à son secrétaire : « Tout ce que j'ai enseigné, tout ce que j'ai écrit, n'est qu'un pâle reflet de la vérité, qu'une image indigne de la Beauté suprême », et à la suite de cette vision il n'écrivit plus rien.

Les mêmes Bollandistes racontent qu'à une personne qui lui demandait « comment devenir docte ? » Thomas d'Aquin répondait : « En lisant un seul livre ». On entend bien qu'il parlait de l'Évangile.

C'est donc Thomas d'Aquin lui-même, qui nous enseigne que si l'on veut redonner une raison de vivre à l'humanité en lui apprenant pourquoi la vie et pourquoi la souffrance, on doit comprendre qu'il faut revenir à la simplicité des premiers chrétiens, à l'enseignement basé sur l'Amour mis en action.

Jésus n'a pas fondé une hiérarchie à pouvoir intellectuel : il a enseigné qu'à l'encontre des nations, les chrétiens *ne devaient pas établir de chefs sur eux* et que celui qui voulait être le plus grand devait se mettre au dernier rang en se faisant le serviteur (Matt. XX – 25, 27). Jésus a donc fondé *une communauté* basée sur le sacrifice mutuel et sur l'Amour.

C'est aux Écritures qu'il faut revenir mais à condition de comprendre qu'elles comportent un sens qui est occulte, c'est-à-dire caché, car il peut être dangereux pour certains. Mais ceux qui sont chargés de diriger l'humanité, tant au politique qu'au spirituel, devraient en être instruits – comment conduire ou guérir les hommes sans savoir comment ils sont constitués ? Comment gouverner les peuples sans connaître les lois qui régissent les collectivités ?

Nous savons que nous crions dans le désert. Mais cela ne doit pas nous empêcher de tenter un effort pour ramener les hommes de bonne volonté, ne seraient-ils que quelques uns, vers la Vérité qui leur rendra la paix dont jouissait l'humanité primitive.

CHAPITRE II

LE SENS VRAI DES ECRITURES

La raison pour laquelle les Ecritures laissent tant de personnes incroyables et donnent lieu à tant de controverses est que leur texte a été dénaturé par de multiples copistes et traducteurs.

En voici des exemples :

Tout le monde connaît le commandement du décalogue : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés » (Exode XX – 12). Ce texte ainsi rédigé n'a aucune signification ; il y a de nombreux enfants qui ayant aimé et respecté leurs parents meurent en pleine jeunesse. Or, il existe à la Bibliothèque Vaticane, un manuscrit en araméen de l'Évangile de Jean¹. Dans ce texte, le Christ fait un rappel de ce passage et voici comment il le cite : « Honore ton père : le Ciel et ta mère : la terre, et garde leurs lois afin que tu vives longtemps sur cette terre ».

On voit la différence : l'homme tient son corps de la terre – puisqu'il doit son poids à la nourriture qui vient de cette dernière – son âme lui est insufflée par le Ciel, si donc il obéit aux lois spirituelles du Ciel et aux lois d'hygiène de la terre, il se maintiendra en état de santé morale et physique.

Voici un deuxième exemple pris dans l'Évangile : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » (Jean II, 4). L'original de l'Évangile de Jean est en grec et voici le texte « Ti emoï kaiōi » dont la traduction littérale est : « Quoi à moi et à toi ? » - « Qu'est cela à moi et à toi ? » c'est-à-dire : que nous importe cette affaire ? – le texte latin : « Quid mihi et tibi est » ne peut pas, lui non plus, être traduit autrement.

C'est le Ministre de Sacy qui, dans sa traduction, a commis ce contre sens et l'on s'est empressé de le copier (disons cependant que l'on a rétabli le texte exact dans la Bible de l'abbé Crampon, Edition de 1928).

Il en est de même du chameau qui ne peut pas, et pour cause, passer par le trou d'une aiguille ; le Christ a dit qu'il serait plus facile de faire passer un câble par le trou d'une aiguille que faire entrer un riche dans le Royaume (Matt. XIX, 24).

Mais en hébreu le mot câble et le mot chameau sont presque identiques. Il a suffi d'une faute de copie pour faire prendre l'un pour l'autre.

Est-ce à dire que l'on doit renoncer à étudier les Ecritures ? En aucune façon, mais il est nécessaire pour les comprendre de comparer leurs enseignements avec ceux de textes semblables.

Tous les étudiants de la Tradition savent que la Vérité, l'unique Vérité, a été donnée aux différentes races de la terre, mais qu'elle leur a été exprimée dans une forme et avec une gradation adaptées à leur degré d'évolution.

Que l'on prenne les Védas, le Yi-King, l'Hermétisme, la Kabbale, les Ecritures, tous enseignent la même Vérité mais en termes différents.

Pour étudier le début de la Genèse, nous avons choisi de nous appuyer sur le Yi-King car cette Tradition, dont les promoteurs sont l'empereur Fo-hi, qui vivait en Chine 3.300 ans avant notre ère, et son disciple Lao-Tseu, donne une explication de la Création, comme le début du premier Livre de la Bible.

¹ Traduit par Werner Zimmermann – « Héliand » Traduction française du Dr Bertholet (Lausanne 1946)

Voici l'enseignement de Fo-hi.

Avant la création, la matière existait à l'état de nuage, composée de « matière énergie » encore inactive et sans forme : Taï-Ki (cette unité primordiale de la matière est aujourd'hui redécouverte par la science officielle).

A un certain moment de la durée, l'Inconnaissable polarisa cette énergie et la divisa en couples de formes analogues et opposées : le Yin et le Yang – analogues par leur nature, opposées par leur sens : mouvement, inertie, activité, passivité, dilatation, contraction, attraction, répulsion etc...

Et Fo-hi observe que le jour succède à la nuit, l'été à l'hiver... Tout dans l'univers progresse par périodes opposées d'activité et de repos.

Le mouvement serait indéfiniment accéléré si l'inertie ne lui était opposé. L'inertie annulant la force contre laquelle elle s'exerce, son antagonisme cesse, ce qui rend la liberté au mouvement et ainsi de suite : c'est le mouvement du pendule.

Il existe une tendance perpétuelle au rétablissement de l'équilibre, à l'harmonie.

Cette alternance équilibrée entre Yin et Yang produit la vibration.

Tout ce qui a consistance est un composé de Yin et de Yang (on dirait aujourd'hui de positrons et d'électrons) en proportions multiples.

La différence de nature entre les substances vient de la différence de fréquence des vibrations¹.

Et, Fo-hi observa encore que si, par polarisation le *un* est devenu *deux*, l'équilibre donne le trois – un couple de forces a sa résultante : le chaud et le froid donnent le tempéré ; l'actif et le passif : le neutre ; le père et la mère : l'enfant, etc...

En résumé, l'harmonie de l'Univers est basé sur l'équilibre entre des forces analogues et opposées deux par deux, l'équilibre qui donne un troisième Terme et cet adage est également celui de la philosophie Hermétique – sagesse de l'Egypte antique – à laquelle avait été initié Moïse ; l'Écriture nous l'enseigne : « Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens » (Actes, VII, 22).

Il n'est donc pas bien étonnant que la Genèse nous donne le même enseignement.

Ce livre d'étude débute ainsi : « Bereschit bara Aelohim aeth ha Schamaïw'aeth ha haretz » que l'on traduit par : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ».

Nous ne discuterons pas sur la traduction du mot « Bereschit » qu'on devrait traduire : dans le principe (des choses), cela serait plus exact, mais nous nous arrêterons sur les deux mots : bara Aelohim, parce qu'ils représentent une particularité intéressante. Alors que le sujet : Aelohim est un pluriel, le verbe : bara est au singulier, il faudrait donc traduire : « Les Dieux créa ».

Les Aelohim ne représentent pas Dieu dans son unité, c'est le mot Ié-wé (Jéhovah) qui désigne le Dieu-Un, nous pensons que dans le langage de Moïse, le mot Aelohim désigne DIEU dans ses attributs : sagesse, puissance, activité, etc... Ce sont en effet ces attributs divins qui ont présidé à la Création et c'est pourquoi le mot est au pluriel.

Il en est de même du mot Schamaï qui est également au pluriel et doit se traduire : les Cieux.

Mais cette expression : les Cieux et la Terre, nous dit l'abbé Crampon dans sa traduction déjà citée est un hébraïsme pour « l'Univers » et c'est exact.

Passons au paragraphe 2 : « la terre était informe et vide » ; voilà cette matière-énergie « informe » non encore douée de vie. Nous trouvons ailleurs (Sagesse XI, 17) « Vous avez fait le monde d'une matière informe ». C'est Salomon qui parle¹.

¹ La différence de forme entre les êtres créés vient de la différence angulaire entre les lignes de force autour desquelles se fait l'agglomération des molécules de matière, c'est-à-dire des « schémas ». L'exemple le plus simple est le cristal : lorsqu'une cristallisation se produit dans une solution sursaturée, les molécules se groupent suivant les lignes de force du schéma. Chaque corps a son schéma particulier, son « cliché » qui n'existe que dans l'invisible.

Ce nuage atomique n'était pas encore polarisé, pas encore doué de vie, car : « l'Esprit de Dieu se mouvait *au-dessus* des eaux ».

Les eaux, en philosophie hermétique, désignent ce qui peut recevoir une forme. C'est le symbole de la plasticité car l'eau prend la forme du vase dans lequel on le met. En résumé, donc : l'Esprit de Dieu planait au-dessus du nuage, énergie-matière en puissance, mais ne l'avait pas encore animé.

Paragraphe 3. Et Dieu dit : « Que la lumière soit ». Il ne s'agit pas de la lumière du soleil puisqu'il n'est question de la création des astres que bien après, au paragraphe 16. Les traducteurs emploient plusieurs termes : lumière, ciel, firmament qui désignent tous la lumière « qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Jean I, 4), la lumière céleste.

Paragraphe 4 : « Dieu sépara la lumière et les ténèbres, Dieu appela la Lumière Jour et les Ténèbres Nuits »².

C'est la première alternance qui frappa Fo-hi.

Paragraphe 6 : « Dieu dit : qu'il y ait un firmament et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux », et nous voici arrivé à cette division de l'énergie-matière, à la polarisation : « Il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament ».

Y a-t-il de l'eau *au-dessus* des étoiles ? Non – il faut donc voir dans ce firmament le pouvoir séparateur, le pouvoir polarisant, le ciel de Dieu, la Lumière Divine, c'est-à-dire la Vie dont parle l'apôtre Jean : « Rien de ce qui existe n'a été fait sans Lui. En Lui était la Vie et la Vie était la Lumière des hommes » (Jean I, 3-4). On a reconnu le Verbe, la Parole, l'Intelligence active, l'Inconnaissable manifesté.

On voit le parallélisme qui existe entre la doctrine de Fo-hi et celle de Moïse. Deux pensées si semblables, exprimées à des dates et dans des contrées si éloignées l'une de l'autre, ne prouvent-elles pas l'Unité de la Vérité ?

*

* *

Le texte que nous venons d'étudier nous a montré que la Bible donne un enseignement métaphysique. Nous allons voir qu'elle nous donne aussi, cachés sous les mots, des conseils pour la culture de l'âme, c'est-à-dire une éthique.

Nous prendrons le passage suivant comme exemple entre mille car il est typique ; ce sont les versets 10 et suivants du chapitre XVII de l'Exode : « Josué fit comme Moïse lui avait dit et combattit Amalech. Et Moïse, Aaron et Hur montèrent au sommet de la montagne. Quand Moïse tenait ses mains levées, Israël était le plus fort, mais quand il les abaissait, Amalech était vainqueur. Comme les mains de Moïse étaient fatiguées, ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, il s'assit et Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; ainsi les mains de Moïse restèrent fermes jusqu'au coucher du soleil et Josué défit Amalech et son peuple à la pointe de l'épée... Et la main du Seigneur sera contre Amalech de générations en générations.

Pris dans son sens « ouvert », ce passage est incohérent ; ce n'est pas parce qu'un général se tient les mains levées sur une colline que le capitaine qui se bat dans la plaine aura la victoire.

Mais en ayant toujours présent à l'esprit que ce livre est écrit en langage analogique et en recherchant le sens des mots hébreux, nous allons voir que ce récit devient lumineux et qu'en réalité, il s'agit d'un combat spirituel.

¹ Nous n'avons pas à chercher si cette énergie-matière a été tirée par Dieu du néant ou si elle était co-éternelle à Dieu. Ce sont des choses qui dépassent l'entendement humain et c'est pour avoir voulu les résoudre que l'on a tant divagué et que l'humanité s'égaré.

² « Considère toutes les veuves du Très-Haut, elles vont pas couples, l'une opposée à l'autre » - (Eules – XXXIII, 15)

Moïse (en hébreu : Mosché) signifie « sauvé des eaux », mais les eaux, nous l'avons vu, sont le symbole de la matière primordiale, elle n'a pas encore été vivifiée par la Lumière – au figuré c'est donc l'obscurité ; Moïse est l'homme dégagé de l'obscurité de l'Esprit.

Josué qui a le même radical que Jésus, signifie « sauveur » ; c'est l'esprit combatif en nous, c'est par lui que nous venons à bout d'Amalech, le tentateur. En effet, ce mot Amalech signifie « roi rampant », l'esprit du mal qui rampe comme le serpent ; nous le retrouverons.

Aaron signifie « hauteur » ; c'est la partie élevée dans l'homme, la conscience.

Enfin, le mot Hur (prononcer Hour) signifie « feu, lumière ».

La pierre sur laquelle Aaron et Hur font asseoir Moïse est la figure de la foi ; elle est le fondement inébranlable de l'édifice : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église » (Matt. XVI, 18). Il faut remarquer que Jésus fait cette promesse à Simon, qu'il baptise Pierre tout exprès, alors que celui-ci vient de prononcer, de lui-même et le premier de tous, la parole qui est, le fondement de la foi chrétienne : « Tu es le Christ, fils du Dieu vivant ». C'est donc la foi qui sera le fondement solide¹ sur lequel est établi Moïse, sauvé de l'erreur et soutenu par la conscience : Aaron, et par la lumière spirituelle : Hur.

Ainsi, tant que notre esprit est éveillé, ce qui est figuré par les mains levées de Moïse, nous sommes victorieux du mal qui s'est insinué en nous en rampant : le serpent de la Genèse, et Josué est vainqueur d'Amalech.

Le contraire se produit lorsque notre esprit sommeille : mains baissées. Mais la conscience et la lumière soutiennent Moïse qui reste inébranlable jusqu'au soleil couchant, c'est-à-dire jusqu'au soir de sa vie.

C'est par le combat intérieur que nous tuons Amalech : le mal en nous.

Le récit ajoute : « La guerre du Seigneur sera contre Amalech de générations en générations ». Il ne s'agit donc pas là d'une anecdote se rapportant à une certaine période de l'histoire des Hébreux, mais d'un enseignement figuré, valable pour tous les hommes et pour toujours.

Prenons encore un exemple dans l'histoire d'Esther que voici résumé : Mardochée pousse Esther à devenir la femme du roi Assuérus. Lorsqu'elle est devenue riche, Esther emploie toute son influence pour faire entrer Mardochée au palais. Elle réussit à le faire nommer intendant – une lutte acharnée s'ouvre alors entre Mardochée et Aman, favori du roi – Aman est vaincu et condamné à mourir *ainsi que ses fils*.

Esther signifie « cachée » ; c'est l'humilité. Mardochée : « repentir, contrition ». Assuérus signifie « Chef, Prince » - c'est la volonté qui gouverne l'âme, les désirs. Dans Aman, nous retrouvons le radical Ama de Amalech ; c'est encore une fois l'esprit du mal qui cherche à régner sur l'âme dont les vices sont les fils.

Nous voyons donc le repentir introduire l'humilité dans le palais : l'âme humaine. Lorsque notre humilité est devenue souveraine, elle exalte le repentir, elle lui donne la première place, la mal est vaincu par leur double action et les vices disparaissent – les fils sont tués avec le père – le calme règne au palais.

Ces deux exemples suffisent à montrer que le sens ouvert des Ecritures, le sens exotérique est la relation historique des faits. Le sens fermé, ésotérique, est tout différent.

La Bible est un livre écrit au dedans et au dehors, comme le dit l'Apocalypse (Apoc. V, 1).

Les pèlerins d'Emmaus s'écrièrent : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous lorsqu'il (le Christ) nous *ouvrait* les Ecritures en nous parlant dans le chemin (Luc XXIV, 32).

Notons que tous ces textes paraissent très obscures, parce que, comme nous l'avons dit, les traducteurs de la Bible ont pris pour des *noms propres* une quantité de mots, de substantifs

¹ Cf. Origène = commentaires de St Matthieu

ayant une signification ; mais pour les disciples de Moïse qui connaissaient leur langue, le sens était plus clair.

Les écritures comportent un troisième sens, purement spirituel et non plus historique ou moral qui ne peut être dévoilé que par la lumière intérieure. Tous les mystiques y font allusions : « Heureux ceux que la vérité enseigne elle-même, non par des figures et des paroles fugitives mais telle qu'elle est ». – « Il y a une distance infinie des pensées des hommes imparfaits aux spéculations des hommes illuminés par révélation supérieure »¹.

Pourquoi faut-il qu'un enseignement qui donne à tous *ceux qui en ont le désir* le moyen d'arriver à la régénération spirituelle, soit caché ?

Il le faut parce que la connaissance rend l'homme responsable. Une faute n'est pas une faute si on ignore qu'on la commet : « Si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché, mais maintenant ils n'ont pas d'excuses de leur péché » (Jean XV, 22).

« J'ai obtenu miséricorde parce que j'ai agi dans l'ignorance » (I Tim. I, 13).

C'est le jour où l'homme sait qu'une action est mauvaise, qu'il est coupable en la commettant, et c'est par bonté que Dieu laisse dans l'ignorance ceux qui ne sont pas assez forts. Il faut que le disciple ait acquis une volonté bien ferme avant de commencer le travail sur lui-même car « quiconque a mis la main à la charrue et retourne en arrière n'est pas propre au Royaume » (Luc IX, 62).

« Les apôtres ont exprimé les vérités sous le voile des symboles et non pas dans leur nudité sublime, car chacun n'est pas saint et – comme le dit l'Écriture : la science n'est pas pour tous »².

Il y a une deuxième raison : en donnant au disciple des enseignements trop élevés pour son degré d'évolution, il est possible de provoquer son incrédulité et de le faire reculer au lieu d'avancer.

Les éclaircissements ne sont donnés au disciple qu'au fur et à mesure de son perfectionnement moral : « plus un être a fait l'unité en lui et simplifié son cœur, plus il comprend de choses sans efforts et de plus élevées, car il reçoit d'en haut la lumière de l'intelligence »³.

Nous recevons cette lumière – et nous comprenons les choses cachées – si nous prions Dieu de nous indiquer Sa volonté à notre égard et si nous faisons tous nos efforts pour accomplir cette volonté en toutes circonstances. C'est la seule façon de faire l'unité en nous, de nous relier au Père : c'est la Religion en Esprit et Vérité.

Le travail ne doit pas être entrepris dans le but seul de nous perfectionner, - ce serait une forme de l'égoïsme et de l'orgueil – nous devons l'entreprendre par amour pour Dieu et par obéissance.

Le miracle de Cana (Jean II, 1-12) est la figure, le symbole de l'action de l'esprit en nous. C'est pourquoi il est le premier miracle accompli par le Christ, tout l'Évangile est en lui : il indique la transmutation opérée dans la nature de celui qui fait la volonté du Père – c'est l'alchimie spirituelle.

« Cana » signifie : envie, désir – c'est le désir de la régénération, l'eau changée en vin, c'est l'âme aux instincts matériels changée en une âme aux désirs spirituels ; de passive, d'inerte qu'elle était comme l'eau, elle devient active et vivante comme le vin, vivifié par le ferment : elle naît de nouveau.

Si nous nous sentons assez forts, nous avons le devoir de rechercher le sens caché des écritures : « dans le silence et le calme, l'âme dévouée progresse et pénètre le sens caché des

¹ Imit. de J.C. – Liv. I Chap. 3 – Liv. III Ch. 58. Les citations de l'Imitation de Jésus-Christ sont extraites de la traduction de O. SPOREYS « Les trois livres de l'Imitation » (Editions Sun – 79 Champs-Élysées – Paris (VIII^e). Aujourd'hui en vente aux « Amitiés Spirituelles », B.P. 236 – 75624 PARIS CEDEX 13.

² Denys l'Aréopagite – (Hier-Eccl. I, 4).

³ Imit. de J.C. – Liv. I Ch. 3

écritures »¹ et ceux qui le font « reçoivent cette lumière intérieure de la vérité qui parle elle-même au cœur de l'homme »².

Lorsque nous recevons cette vérité par intuition directe, nous la reconnaissons à ce qu'elle semble vivante, elle est accompagnée d'un sentiment de douceur et d'un accent d'autorité tels qu'elle s'impose et ne laisse aucun doute sur son origine spirituelle. La sensation est très différente de celle qu'on ressent pour les intuitions purement intellectuelles, cérébrales : « prions Dieu de vous inspirer, de vous dicter ses volontés, de vous mouvoir de ces mouvements intérieurs, purs, délicats et simples qui sont sa voix et qui sont infaillibles »³.

La vérité ne doit jamais être recherchée par curiosité ni pour en tirer un profit personnel. La route est pleine d'embûches. Cette vérité ne doit être recherchée que par amour pour Dieu et pour devenir plus capable de le servir. « La vérité sans l'amour n'est qu'une idole » a dit Pascal et aucune idole ne doit être adorée. « Je te bénis Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants et les a révélées aux petits » (Matt. XII, 25), c'est-à-dire aux humbles.

Le Père ne donne ces intuitions révélatrices et n'attire à lui que ceux qui en ont le désir, car il nous laisse une entière liberté, sans laquelle nous n'aurions aucun mérite, si le Christ a dit à Zachée : « Il faut aujourd'hui que je loge dans ta maison » (Luc XIX, 5) c'est que Zachée avait fait tout ce qui lui était possible pour le voir.

L'évolution individuelle – qui concourt à l'évolution de la masse – doit être désirée par nous, nous devons en avoir faim, et ce désir nous envahit lorsque, lassés de la vie stupide et sans but, les épreuves quotidiennes nous aurons fait comprendre que nous retrouverons le bonheur d'Adam avant la chute en accomplissant la volonté du Père.

¹ Imit. de J.C. – Liv. I Ch. 20

² Saint Augustin – de Magistro (Ch. XII)

³ Père A. Graty. Les Sources (Ch. IV)

CHAPITRE III

LA CONSTITUTION DE L'HOMME

« Malheur à vous, Docteurs de la Loi, parce que vous avez ôté la clef de la science ; vous n'êtes point entrés et vous avez empêché ceux qui entraient » (Luc XI, 52).

C'est parce que encore aujourd'hui on se refuse à chercher le sens exact des écritures que des milliers d'homme de bonne volonté, qui ne demandent qu'à croire, sont écartés de la Religion ; ils ne peuvent admettre qu'une doctrine sérieuse enseigne des invraisemblances, et l'athéisme, l'immoralité grandissent.

N'est-il pas inadmissible, en effet, de croire qu'Eve est née de la transformation d'une côte d'Adam et bien d'autres affirmations de même nature.

Nous allons montrer qu'il s'agit là que de fautes de traduction et que tous les récits des écritures, bien interprétées, sont vraisemblables.

Une des premières erreurs commises est de prendre le mot « Adam » pour un nom propre, pour le nom du premier homme.

Le mot Adam est en réalité un substantif signifiant homme, mais homme collectif, c'est-à-dire : Humanité.

Les langues anciennes ont plusieurs mots pour désigner l'homme suivant qu'il est pris dans son sens collectif ou dans son sens individuel. En grec se sont : anthropos et aner ; en latin homo et vir.

En français, nous mettons un H majuscule pour indiquer le sens général : l'Homme.

En hébreu « Adam » désigne l'Homme au sens collectif et le mot « Aish » désigne l'homme individuel et ce est si vrai que ce même mot « Aish » signifie également « chacun » c'est-à-dire chaque individu.

Dieu créa donc l'Humanité.

Si cette humanité avait eu pour point de départ un seul couple, il eut fallu pour que les hommes se multiplient que les fils et filles de ce premier couple se marient entre eux et le point de départ du genre humain serait un odieux inceste.

Comment l'inceste pourrait-il être aujourd'hui un crime si nous lui devons la vie ?

Jusqu'au Moyen-Age on a cru, grâce généralement à une fausse interprétation de la Bible, que le soleil tournait autour de la terre ; Gallilée a failli être brûlé vif pour avoir affirmé le contraire ; nous continuons, au XX^{ème} siècle à vivre sur cette formidable erreur que l'humanité a pour point de départ un seul couple.

D'ailleurs, au verset 15 du chapitre IV, nous lisons qu'après le meurtre d'Abel : « Dieu mit un signe sur Caïn, afin que quiconque le rencontrerait ne le tuât point ». Qui donc pouvait le tuer s'il ne restait plus après le premier meurtre qu'Adam, Eve et Caïn lui-même ?

Pour la propagation de cette erreur, une fausse interprétation de la doctrine kabbalistique est probablement venue s'ajouter à la faute de traduction.

Pour les kabbalistes, l'Adam d'avant la chute, était bien une multitude mais cette multitude ne formait qu'un seul corps parce qu'elle n'avait qu'une âme.

De même notre corps est composé d'une multitude de cellules qui ont une vie individuelle puisqu'elles se nourrissent, se reproduisent et meurent indépendamment les unes des autres ; mais elles forment un seul corps parce qu'elles sont animées par un courant de vie unique – celui qui constitue notre personnalité.

Ainsi, Adam, mot collectif, désigne en Kabbale l'âme collective de l'humanité.

L'apôtre Paul, disciple du kabbaliste Gamaliel, dit : « Si le péché est entré dans le monde par un seul homme, la mort est entrée dans tous les hommes parce que tous ont péché » (Rom. V, 12)¹. C'est donc bien dire que *tous* étaient en Adam. Nous y étions tous (car le nombre des âmes est limité) sans quoi, comment pourrions-nous être responsable de cette faute si nous n'y avons participé – le « péché originel » serait une injure et Dieu ne commet pas d'injustices.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question, mais disons dès maintenant ce qui a causé la chute.

Chaque individu composant cette multitude avait son libre arbitre sans lequel il n'aurait aucune et par conséquent aucun mérite, c'est pourquoi chacun commence à éprouver le sentiment de son individualité, de son moi ; l'orgueil s'insinua en lui sans qu'il en eut connaissance et c'est la raison pour laquelle Moïse a pris comme « figure analogique » le serpent qui rampe dans l'herbe et arrive à nos pieds sans que nous l'ayons vu².

Avec cet orgueil du Moi est venu l'amour du Moi, l'égoïsme, qui a remplacé l'Amour, chaque parcelle de l'humanité se mit à vivre pour son propre compte – comme les cellules du corps après la mort – au lieu de vivre pour les autres et de concourir à la vie de l'ensemble, et ce fut la division, Adam n'était plus un seul homme, puisqu'il n'avait plus une seule âme, constituée par l'amour mutuel, volonté de Dieu.

Dieu livra alors l'homme à lui-même puisqu'il ne voulait plus faire sa volonté, d'où le mal et la souffrance.

Pour qu'Adam ressuscite il faut que chaque homme reconstitue l'Unité par l'Amour, et c'est pourquoi le Christ est venu, qui est UN en tous.

L'apôtre Paul enseigne que le Christ sera le dernier Adam – quand nous serons tous rentrés en lui (Rom. V, 14) ; (I. Cor. XV, 45).

Arrivons à la création d'Eve. Le mot hébreu que l'on a traduit par « côte » au singulier est « tzalqoth » qui est au pluriel³. Il y a donc ici une faute – et il faut traduire « les côtes ». Mais ce n'est pas tout : dans cette langue très figurée qu'est l'hébreu, le mot « tzalqoth » ne veut pas seulement dire « côtes », il signifie aussi « quelque chose d'enveloppant » tout comme la cage formée par les côtes est l'enveloppe du thorax – il n'y a là aucun jeu de mots mais une image – et ces images sont courantes dans toutes ces langues hiéroglyphiques, qui ont plusieurs sens⁴.

Cette chose enveloppée c'est l'interne, le cœur, le sein d'Adam et nous devons comprendre que Dieu tira la forme du « sein » d'Adam.

La bible nous enseigne, en effet, qu'à la création de l'humanité, chaque être individuel portait en lui les deux natures. Voici le texte que nous trouvons dans la Genèse *avant la création d'Eve* dont il n'est question qu'au chapitre II :

« Puis Dieu dit : faisons l'Homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons, les oiseaux, sur les animaux domestiques et sur toute la terre... Et Dieu créa l'Homme à son image, à l'image de Dieu : il le créa⁵ mâle et femelle » (Gen. I, 26-27).

¹ Traduction de l'abbé Crampon, Edition 1928

² Le fruit de l'arbre du bien et du mal n'est pas une pomme. Ce mot doit être aussi pris au figuré : c'est l'acte de juger le bien et le mal. Si les hommes avaient fait la volonté de Dieu, qui jugeait pour eux, ils n'auraient pas eu à juger eux-mêmes et n'auraient pas créés l'erreur et le mal.

³ En hébreu les mots masculins ont au pluriel la terminaison : im – Sepher, le livre ; sepherim, les livres – Les noms féminins ont la terminaison : oth – tzala, la côte ; tzalaoth, les côtes.

⁴ St Jérôme a traduit « une des côtes », « unam da cotis » de tzalaothaï

⁵ Ces mots sont au singulier dans le texte hébreux

On voit que le masculin et le féminin existaient et ce qu'on a pris pour la création de la Femme est en réalité la séparation des natures qui étaient jusque là réunies. Si Dieu a tiré le féminin du sein du masculin c'est qu'il était en lui. Cet enseignement est d'ailleurs celui de toutes les philosophies ésotériques.

Dans le verset que nous venons de citer, il est dit que l'Homme devait dominer sur toute la création. Moïse insiste sur ce point puisqu'il dit ailleurs : « Dieu prit l'Homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder » (Gen. II, 15).

« Dieu fit venir les animaux vers l'Homme pour voir comment il les nommerait » (id. II, 19). Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir ce qu'est le « nom ». Tout être créé à un « nom » qui n'a rien de commun avec celui qu'il porte sur la terre et connaître le nom véritable donne entière puissance sur celui qui le porte.

C'est pourquoi l'Homme avait tout pouvoir sur la nature créée, mais livré à lui-même après la chute, après la division de l'humanité, il s'égara au point de vouloir s'incorporer à ce monde matériel dont il était le maître aux yeux de Dieu.

Car, en effet, l'homme n'avait pas été créé avec le corps charnel qu'il habite aujourd'hui. Nous lisons au verset 7 du chapitre II : « Dieu forma l'homme de la poussière » mais le mot « *aphar* » qui est employé, désigne toute chose pondérable, volatile, ce qui est raréfiée ; le mot « *poussière* » exprime en effet quelque chose de léger, de subtil ; ceux qui ont traduits par « *fange* » ou par « *boue* » ont fait un contresens.

Par ce mot « *aphar* », Moïse nous enseigne que le corps des hommes créé à l'image de Dieu, était impondérable ; le corps humain ne pouvait être de chair matérielle puisque le propre de cette dernière est d'être sujette à la mort et à la décomposition et que l'homme n'est condamné à ces dernières que *depuis la chute* ; c'est également à partir de cette dernière qu'il est condamné à « manger l'herbe des champs » et à la cultiver dans la souffrance (Gen. II, 17-19).

« Le corps d'Adam était composé de l'élément pur, source des quatre autres, subtil comme celui du Christ après la résurrection »¹.

Mais après la chute : « Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit » (Gen. III, 21)². Le mot employé ici est « *tenoch* » qui signifie « enveloppe telles des corps » ; il s'agit donc ici de corps matériels et Augustin, évêque d'Hippone nous dit : « Il n'est pas de secret qui ne doivent être dévoilés un jour : Adam et Eve demeurèrent au Paradis jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de tuniques de peau, c'est-à-dire voués à la mortalité de cette vie... l'Homme voulu s'élever jusqu'à être Dieu et le voilà ravalé à la condition mortelle des animaux »³.

Nous trouvons la même idée chez Dante : voulant exprimer qu'il marche parmi les ombres des morts revêtu d'un corps de chair, il écrit : « Moi qui traînais avec moi ce qui nous vient d'Adam »⁴. C'est donc que pour lui nous devons à Adam d'être emprisonnés dans ce corps matériel (il peut venir à l'idée qu'il parlait du « péché originel » mais aucun des morts qui l'entouraient n'en avait été exempt, il n'aurait donc pas été seul).

Tout ceci est figuré dans la Bible par un des songes de Nabuchodonosor (Daniel IV, 7-24) : « Le roi vit un arbre immense, il atteint les extrémités de la terre, il porte de la nourriture pour tous et les animaux paissent sous ses branches. Or voici qu'un « Veillant » descend du ciel pour édicter cette sentence : que l'arbre soit abattu, mais que la souche des racines soit gardée, puisqu'il habite avec les animaux et mange comme eux l'herbe de la terre, que son cœur d'homme devienne un cœur d'animal et que sept passent sur lui... que les « vivants » sachent que le très haut domine ».

¹ Ieve Aelohim fit des vêtements de peau à Adam et à sa femme et les en revêtit, car avant, ils avaient des vêtements de lumière (le Zohar).

² Gichtel – Pensées.

³ De Genesi – Liv. II, CH. 21. in fine

⁴ Purgatoire – IX, 10^{ème} vers.

L'arbre qui a un cœur d'homme et qui s'étend jusqu'aux limites de la terre, est la figure de l'humanité. Elle est condamnée à avoir une nature animale (corps charnel), à vivre sur la terre au milieu des animaux qu'elle dominait autrefois (ils paissaient sous ses branches) et à se nourrir avec eux des produits de la terre, ce qui indique clairement qu'elle ne s'en nourrissait pas auparavant.

Les sept temps sont – comme les sept jours de la Genèse – sept périodes de l'évolution cosmique (les alternances du Yi-King) ; l'humanité est donc condamnée à voir les « sept temps » sans changer d'état.

Et le « Veillant » ajoute : « ... si l'on a ordonné de laisser la souche des racines, c'est parce que la Royauté lui sera rendue quand elle aura reconnu la domination du ciel »... c'est-à-dire quand elle fera de nouveau sa volonté.

*

* *

C'est une grave erreur de dire que l'Homme est composé d'un corps et d'une âme.

L'apôtre Paul nous dit : « que tout ce qui est en vous : l'esprit, l'âme et le corps se conserve sans reproche » (I Thess. V 23)¹.

Dieu est Trinité, si donc, « Dieu créa l'homme à son image et similitude » (Gen. I, 26-27) c'est que cet homme est aussi une petite trinité.

L'Écriture fait nettement la distinction entre l'âme et l'esprit de l'homme : « Esprits et âmes justes bénissez le Seigneur » (Daniel III, 86).

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit » (Matt. XXII, 37). – « Mon âme glorifie le Seigneur, mon esprit a tressailli d'allégresse » (Luc I, 46-47). L'esprit est cette étincelle d'essence divine que Dieu dépose en nous et qui est notre moi immortel.

L'âme, lien entre l'esprit et le corps, est le siège de nos facultés, de nos appétits.

Mais depuis l'exil de l'homme, l'esprit en lui est à l'état embryonnaire.

Cet appauvrissement de l'Esprit (qu'il ne faut pas confondre avec l'intellect) a désorganisé les hommes. Ils sont dans l'enfance, ne vivant que par le corps d'une vie toute végétative. Ils sont à un état où la souffrance seule peut les faire évoluer (c'est la raison pour laquelle Dieu, sans l'avoir créée, la permet) car, ne reconnaissant que le monde de la matière, rien d'autre n'agit sur leur indifférence.

Sur quelques-uns, la souffrance agit jusqu'à leur faire découvrir tout un monde hors du monde matériel. Comme pour Parsifal, la vue de cette souffrance ouvre leur cœur à la pitié et à la tendresse ; ils vivent enfin par l'âme, sans être encore redevenue trinité.

Enfin, la pitié les poussant au sacrifice en vue de vivre pour le bonheur de leurs semblables, ils découvrent l'Amour – l'Amour d'essence divine – ils développent le rudiment d'esprit qui est en eux et redeviennent trinité, à l'image et similitude de Dieu : Esprit, Ame, Corps ; dans l'unité.

Ainsi l'esprit grandit-il par l'Amour, c'est le sacrifice qui fait croître le germe, l'étincelle de l'Esprit déposée par Dieu au centre de nous-même et que nous devons développer. « L'étincelle divine grandit par les aliments que lui apportent les travaux et les fatigues de la partie temporelle, qui lui servent aussi à construire lentement le corps de gloire ».²

Ce mouvement de bas en haut, cette montée de l'âme vers l'Esprit qui est Amour, souffre de cette désintégration de la nature humaine et cherche par son action secrète à l'attirer à lui, afin que l'union totale s'opère.

¹ Certains mystiques placent l'âme avant l'esprit ; Ame – Esprit – Corps. Mais rien n'est plus élevé que l'esprit ; Dieu est esprit, nous pensons donc que l'âme doit venir en second, puis le corps, dans l'ordre observé par l'apôtre Paul.

² Sédir – Le Sermon sur la Montagne

La stalactite laisse tomber des gouttes liquides qui nourrissent la stalagmite et l'élèvent peu à peu jusqu'à ce que les deux s'unissent pour ne former qu'une seule colonne.

Ce grand drame, la séparation de l'Esprit et de l'âme et leur soif d'union est le sujet de bien des légendes des Traditions antiques.

C'est Orphée voulant Euridyce aux enfers. C'est Ulysse retrouvant Pénélope après un voyage qui est la figure de l'exil humain (l'épisode de Circé, celui des représentants sont des symboles translucides).

C'est Siegfried retrouvant la Walkyrie après avoir tué le Dragon et traversé les flammes qui la protégeaient. Tous ont à vaincre des difficultés, symboles des travaux et des souffrances de l'homme.

L'Évangile nous enseigne que cette réintégration de l'homme dans l'Unité s'opère par le baptême que seul le Christ peut donner : « Celui qui m'a envoyé baptiser d'eau m'a dit : Celui sur qui tu verseras, l'Esprit descendra, vous baptisera d'Esprit et de feu » (Jean I, 23) car « le corps sans l'esprit est mort » (Jacques II, 26).

Trop d'auteurs, nous l'avons dit, confondent l'esprit et l'intellect. Ce dernier n'est qu'une des facultés de l'âme, instruments aux services de l'esprit.

De même que dans la Trinité Divine l'Esprit, courant d'Amour, relie le Fils au Père, l'âme dans l'homme-trinité relie l'Esprit au corps.

L'âme constitue notre personnalité, notre caractère propre, ce par quoi nous sommes nous et différents des autres, car elle est le siège de nos facultés : intellect, imagination, sensibilité, elle est le siège de nos désirs, de nos appétits.

Il n'y a aucune solution de continuité entre ces trois natures de l'homme, elles s'interpénètrent.

Tout cet ensemble constitue le troupeau que nous devons conduire sur la Voie, dans la Vérité, vers la Vie avec le Christ qui est le Pasteur (Jean X, 14). Notre volonté est le chien du Berger qui ne doit pas permettre à un membre du troupeau de s'écarter, il tient constamment ses yeux fixés sur le maître pour guetter ses ordres ; c'est l'attitude du disciple¹.

A la différence de l'homme, les animaux sont Ame et corps ; ils sont dépourvus de l'esprit et ne peuvent être en relation directe avec le monde spirituel – Ils ont une âme puisqu'ils sont capables de sentiments, d'affection. Le chien aime son maître, il est susceptible de dévouement.

Les animaux qui vivent en groupe, comme les abeilles, ont une âme collective, c'est elle qui opère les actions, les mouvements que l'on attribue à l'instinct.

¹ Moïse conduisait son troupeau lorsque Dieu lui parla sur l'Horeb (Exode : III, 1)

CHAPITRE IV

L'EVOLUTION

Dans la création tout est vivant.

Toute vie est une évolution et ce courant ascendant élève la création vers la perfection.

Avec ses périodes alternées d'activité et de repos, l'Univers, l'Humanité, l'Individu, évoluent simultanément ; les lois qui régissent leur évolution sont les mêmes.

L'évolution de la matière se fait au cours de son ascension à travers les règnes de la nature ; l'évolution de l'Homme se fait au cours de sa montée à travers les mondes tout au long de ses multiples expériences.

Si l'on était bien pénétré de ces principes, combien d'erreurs, de malentendus, de souffrances seraient évités.

Les hommes n'étant pas tous au même point de leur évolution, il n'y a pas entre eux de différence d'inférieur à supérieur, mais de plus jeune à plus âgé. Les plus jeunes doivent savoir qu'ils passeront tous, un jour, au point où se trouvent leurs aînés, donc plus de jalousie de classes, ni d'envie ; dans une famille, les derniers venus n'en veulent pas à leurs aînés d'être plus âgés qu'eux.

La souffrance vient de nos manquements à la loi – mais la faute dont elle est le résultat peut être récente comme elle peut être ancienne, avoir été commise dans une vie précédente : la venue au monde d'un enfant infirme ne paraît plus, alors, être une injustice.

La différence d'âge n'existe pas seulement entre les individus mais entre les races. Les races les plus avancées ne doivent donc pas coloniser les plus jeunes pour les soumettre et les initier à leurs vices mais pour les aider dans leur évolution en leur apportant l'exemple d'une moralité plus élevée.

*

**

Voici l'ordre suivi par l'évolution dans la nature.

Au sommet de la montagne se trouve le rocher qui paraît inerte, mais ce rocher est rongé par les racines des lichens, des mousses qui le recouvrent et tirent de lui leur subsistance.

La gelée fait éclater les pores du rocher, le vent use sa surface ; il résulte de ces désagréments un sable qui est entraîné dans la vallée par le vent et la pluie.

La pierre ne peut nourrir que des mousses mais ces organismes meurent ; ils se mélangent au sable qui roule vers la vallée et là, décomposées par les bactéries du sol, ils donnent un humus qui permet la croissance de plantes plus avancées.

Lors de l'apparition du règne végétal, il n'y avait sur terre que des plantes très inférieures, des cryptogames : fougères, prêles qui ne donnaient ni fleurs, ni fruits. Aujourd'hui, ce même règne végétal nous donne du blé, du raisin, des fleurs qui sont à un degré très supérieur à celui des cryptogames primitives.

Nos animaux également sont à un degré plus avancé que les plésiosaures et les ptérodactyles des premiers âges du règne animal.

La terre est donc capable, aujourd'hui, de nourrir des êtres qu'elle ne pouvait nourrir autrefois. Pourquoi ? parce que chaque automne, la végétation morte retombe sur place, se putréfie et se mélange à nouveau à la terre. La paille du blé, la pulpe des raisins, les feuilles des arbres, la chair des animaux et de l'homme ont vécu de la vie de règnes supérieurs au règne minéral ; ils ont acquis par cette vie des qualités qu'ils n'avaient pas et qu'ils communiquent à la terre au sein de laquelle ils retournent.

Le « plasma » de la terre gagne les qualités que les plantes et les animaux ont acquises en vivant et qu'ils lui apportent en s'incorporant à lui, en mourrant en lui¹.

Ainsi la terre évolue et les espèces évoluent les unes par les autres – le rocher est sacrifié par sa désagrégation, la terre meurt pour devenir blé ou raisin, tous les règnes se sacrifient pour aider à l'Evolution, « car nous savons jusqu'à ce jour, la création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement » (Rom. VIII, 22).

Le grain de blé ne pèse que quelques centigrammes mais l'épi auquel il donne naissance par sa mort doit son poids plus élevé à la terre qu'il a assimilée et que la vie a transmuée en farine.

Les animaux : le mouton, le bœuf doivent leur poids à l'herbe qu'ils ont mangés et qui n'est elle-même que la terre élevée au règne végétal.

L'homme mange le blé et le bœuf.

La chair de l'homme n'est donc que de la terre transmuée par la vie, évoluée du règne minéral au règne humain à travers les règnes végétal et animal.

Le cultivateur aide à cette évolution, c'est pourquoi son métier est le plus noble de tous, le plus près de Dieu.

Le discrédit jeté aujourd'hui sur les paysans par les citadins est bien la preuve de notre incompréhension totale de la vie.

Un cultivateur qui travaillerait sans esprit de lucre, uniquement pour aider à cette évolution en priant, c'est-à-dire en vivant dans la pensée du Créateur de cette nature qu'il fait évoluer, serait le collaborateur de Dieu et le premier des hommes.

L'humanité évolue comme la nature ; il n'est pas douteux que la grande majorité des hommes d'aujourd'hui ne ressemblent en rien, par l'aspect extérieur et par l'intelligence, à leurs ancêtres, massifs et velus de l'âge des cavernes.

L'Homme est composé de plusieurs corps, charnel, psychiques, spirituel. Comme les feuilles et les animaux retournent à la terre, les éléments qui composent ces corps retournent, après la mort, aux milieux qui les ont fournis : la chair, les os qui viennent de la terre retournent à cette dernière ; les corps plus subtils retournent aux divers milieux : astral, mental... Mais de même que la terre est évoluée par les particules qui retournent en elle après avoir été affinées par la vie, ces milieux supérieurs sont eux-mêmes évolués par les éléments qui leur reviennent après s'être épurés, affinés, par les travaux, les expériences et les épreuves de la vie humaine, car « ce qui est en haut, a dit Hermès, est comme ce qui est en bas, pour le miracle de la chose unique ». C'est le premier enseignement de la Table d'Emeraude.

Mais Dieu avait créé un « Homme-Esprit » et l'avait destiné à vivre dans l'état de bonheur en régnant sur la nature.

Cependant, doué de volonté propre, l'homme désira partager la vie de cette nature matérielle qu'il devait gouverner, et s'y attacha ; il fut alors revêtu d'un corps charnel, propre à ce milieu, corps sujet à la décrépitude et à la mort.

L'homme tel que Dieu l'avait créé ne descendait pas d'un autre animal mais le corps charnel dans lequel il doit vivre jusqu'à nouvel ordre en descend. De même que pour le cristal, la naissance d'une plante ou d'un animal s'opère par l'agglomération des particules matérielles

¹ C'est pourquoi les engrais chimiques, les phosphates qui sont du minéral n'ayant pas encore passé par la vie, fatiguent la terre et ne donnent pas aux végétaux les mêmes qualités, les mêmes pouvoirs alimentaires que le bon fumier de ferme. Et l'homme souffre de maladies nouvelles, par carence.

autour de lignes de force disposées suivant une figure particulière à chaque espèce – le schéma de l'espèce – ce schéma existe bien puisqu'il assure la similitude des êtres d'une même espèce, mais il existe dans l'au-delà et lorsqu'une mutation se produit – comme par exemple celle du singe anthropoïde au corps charnel de l'homme, cette mutation se produit par une modification apportée au schéma de l'espèce antérieure, modification qui est opérée *dans l'invisible*.

*

* *

L'homme doit donc revenir peu à peu à son état primitif « d'Homme-Esprit » en se dégageant de ce monde matériel dans lequel il est tombé par sa faute.

C'est la « réintégration » à laquelle il parvient par son évolution spirituelle.

Les progrès de cette évolution ne sont pas nettement visibles parce que la grande masse de l'humanité végète ; elle piétine et quelques hommes seulement, ça et là, entreprennent de progresser.

Examinons, une fois encore, ce qui se passe dans l'Arbre que l'Évangile prend si souvent pour base de ses analogies.

Nous avons vu qu'à l'automne les feuilles tombaient sur place, elles se putréfient et se mêlent à l'humus dans lequel, au printemps, la sève puisera la nourriture qu'elle portera dans toutes les parties pour que soient formés du bois, des feuilles, des fleurs, des fruits.

Mais combien de molécules, prises dans la terre et provenant des feuilles vont-elles devenir fruits ? Une quantité infime. Beaucoup redeviendront feuilles encore une ou plusieurs fois avant de monter au stade plus élevé car il y a sur un arbre une masse énorme de feuilles pour quelques fruits.

Il en est de même pour nous ; un très grand nombre d'hommes passent par de multiples existences sans avancer, redeviennent très longtemps feuilles avant de devenir fruits.

La route que nous suivons semble tourner en spirales autour d'une montagne conique. Au pied de cette montagne la route est extrêmement longue mais au fur et à mesure que nous montons, les spires se resserrent progressivement, le rayon de la courbe est plus petit et nous nous rapprochons plus rapidement du sommet.

Des hommes courageux montent tout droit en coupant les courbes mais le danger est plus grand pour eux, la pente plus raide, il n'y a pas de sentiers, il faut s'agripper aux rochers et la chute est plus facile, les ronces causent des meurtrissures.

Cette montagne conique est exposée d'un seul côté au Midi, naturellement, la route que nous suivons est donc tantôt au soleil, tantôt dans l'ombre et l'évolution de chacun, celle des peuples aussi, se fait suivant des alternatives de bonheur et de troubles, de lumière et d'obscurité spirituelles, il suffit d'observer et d'étudier l'histoire pour s'en convaincre – après les sept vaches grasses, les sept vaches maigres.

Les hommes ne commencent leur évolution réelle que lorsque tous leurs organismes sont devenus capables de recevoir la lumière, lorsqu'ils ont épuré leurs intentions, les mobiles de leurs actes, qui sont l'âme de ceux-ci.

Il en est de même pour les races et c'est la raison pour laquelle chaque religion est adaptée au degré d'évolution, à la sensibilité de la race à laquelle elle est apportée par les instructeurs.

Les hommes de l'âge des cavernes qui étaient encore tout près de l'animalité, auraient été dans l'impossibilité de s'assimiler le Christianisme s'il leur avait été donné.

Il a fallu qu'au cours des âges, les races affinent leur sensibilité par l'expérience et la souffrance et leur mentalité par la pratique de religions plus simples, ne se rapprochant de la spiritualité que progressivement.

Nous assisterons prochainement à la naissance d'une religion nouvelle. La religion d'Israël était la religion du « Père » ; depuis deux mille ans, nous sommes dans l'ère du « Fils » ; nous arrivons à la Religion de « l'Esprit » annoncé par le Christ à la Samaritaine : « Femme, crois-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne ni à Jérusalem... l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité car ce sont de tels adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en Esprit et en Vérité » (Jean IV, 21-24).

Le Christ dit, il est vrai : « elle est déjà venue » c'est qu'il y avait déjà à ce moment des êtres assez évolués pour comprendre la religion en Esprit, mais très peu ; il y en a encore un nombre très restreint aujourd'hui car la grande majorité des « fidèles » ne fait qu'observer un culte rituel dans lequel l'Esprit n'a aucune part.

Dans les chapitres suivants, nous examinerons ces idées très générales à la lumière des textes.

Esprit	{	7	Esprit Céleste	=	Union, noces spirituelles
		6	Esprit humain	=	Amour de Dieu
Ame	{	5	Ame spirituelle	=	Amour du prochain
		4	Ame humaine	=	Sentiments, facultés
Corps	{	3	Ame animale	=	Passions, instincts
		2	Corps astral	=	Courants vitaux, appétits
		1	Corps charnel	=	Echanges matériels

Ce petit livre n'ayant pour but que d'exposer les éléments de la Tradition et de faire comprendre les Ecritures, nous n'avons pas voulu le charger en y ajoutant l'étude de ces sept principes.

Le tableau ci-dessus résume clairement la constitution de l'homme et son évolution.

On remarquera que le 3^{ème} principe participe du corps et de l'âme, le 5^{ème} de l'âme et de l'esprit ; c'est pourquoi nous avons dit que les trois corps s'interpénètrent.

Tous les hommes possèdent les 4 premiers principes, ils possèdent les trois derniers en germe et doivent les développer. Ceux ayant développé les principes 5 et 6 sont rares. Ceux ayant atteint le 7^{ème} sont les « hommes libres », réintégrés.

Lorsque la vie circule normalement dans ces éléments, il y a équilibre et santé. Mais la vie peut être à son paroxysme dans l'un et diminuer dans un autre – une vie étrangère peut envahir un élément tombé en sommeil, ce sont les différents cas de déséquilibre simple et folie.

CHAPITRE V

LA DESTINEE

La faute des hommes, leur chute, prouvent qu'ils ont le choix entre deux routes : obéir à la volonté de Dieu ou suivre la leur.

Libres, leur orgueil les pousse à croire qu'ils peuvent se conduire seuls, sans les conseils de Dieu et ils créent le désordre et la souffrance.

Dieu les abandonne à eux-mêmes et attend, car Il veut qu'ils reviennent de leur propre gré quand ils auront reconnu leur folie.

Les Ecritures nous enseignent cette vérité et nous donnent le moyen de parvenir à notre réintégration dans notre premier état, non soumis à la souffrance et à la mort.

« Qui me délivrera de ce corps de mort » dit l'apôtre Paul (Rom. VII, 24) et il nous donne la certitude de cette résurrection : « Nous ressusciterons incorruptibles et nous serons changés, car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité et que ce corps mortel revête l'immortalité » (I Cor. XV, 52-53).

Ce qu'on appelle la résurrection de la chair consiste donc dans la transmutation de ce corps matériel dans lequel nous avons voulu vivre, en ce corps très subtil dans lequel nous avons été créés. « Ils transformeront notre misérable corps pour le faire semblable à son corps glorieux » (Phil. III, 21).

Si le corps dans lequel nous ressusciterons devait être semblable à l'un de ceux dans lesquels nous avons vécu, il serait aussi sujet à la mort et à la décomposition. Le fait que notre dernier corps sera immortel prouve bien qu'il sera d'une autre nature, sans quoi les hommes ressuscités ne pourraient accéder au Ciel, puisque l'apôtre nous le déclare formellement : « Il ressuscitera corps spirituel... parce que ni la chair ni le sang n'entreront dans le Royaume de Dieu » (I Cor. XV, 44 et 50). C'est d'ailleurs la meilleure preuve que le corps des premiers hommes n'était ni de chair ni de sang puisqu'ils étaient placés dans le Paradis qui était, nous l'affirme l'évêque d'Hippone, un Paradis spirituel¹.

Comment donc retrouver ce corps si subtil qui ne peut ni souffrir ni mourir ?

*

* *

Voici ce qu'on peut lire au septième chapitre du quatrième Livre d'Esdras que l'on ne trouve que dans les très vieilles bibles². « Une cité est édiflée en un lieu aux champs ; elle est pleine de tout bien ; son entrée est étroite et mise en un lieu dangereux de choir en bas, tellement qu'à dextre il y a véritablement du feu et à senestre une profonde eau et il n'y a qu'un sentier entre eux, c'est-à-dire entre le feu et l'eau, tellement aussi que le sentier ne contient que le pas d'un homme ».

¹ De Genesi. Liv. II, Ch. 9

² On a peut être eu tort de supprimer les deux derniers Livres d'Esdras sous prétexte qu'ils étaient apocryphes. Qu'importe puisqu'ils contenaient de bien précieux enseignements. Rappelons la parole de l'auteur de l'Imitation, en exergue à la première page de ce livre : « ne cherche pas qui a dit, fait attention à ce qui est dit » (Imit. de J.C. Liv. I, CH. 5).

Cette cité est la Jérusalem céleste décrite par l'apôtre Jean au chapitre XXI de l'Apocalypse ; le sentier et la porte sont ceux dont l'apôtre Matthieu dit : « combien est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie et qu'il en est peu qui les trouvent » (Matt. VII, 14). Ceux qui suivent le sentier sont en danger de tomber dans le feu ou dans l'eau, s'ils s'écartent à droite ou à gauche.

Le feu et l'eau figurent les excès en trop ou en moins que l'homme doit éviter pour être un « juste ». Le pauvre lunatique, dont l'apôtre Matthieu nous parle (Matt. XVII, 14), qui tombe tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau, c'est « l'âme humaine qui ne cesse d'osciller de la flamme à la fange »¹.

Le juste est l'homme qui sait établir l'équilibre en lui, entre son cœur et son intellect, entre sa volonté et ses désirs. Le déséquilibre qui mène le désordre est dû à la dispersion.

L'équilibre existe lorsque l'homme, par sa volonté, sait rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu (Matt. XXII, 21), c'est-à-dire accorder une égale attention à ce qui lui vient de la terre et à ce qui lui vient du Ciel, ne pas négliger l'un pour l'autre. Ce qui est de la terre, c'est le corps, le travail manuel ou intellectuel ; ce qui est du Ciel c'est l'Amour, la prière. « Seigneur, entre des alternatives, je te prie que ta main me gouverne et m'éclaire, afin que je ne tombe sans aucun excès »².

Garder son troupeau sur la voie étroite, avoir les yeux fixés sur le Bon Pasteur, c'est mettre en action les enseignements de l'Évangile et ne pas se contenter de les lire.

« L'Homme devient ce quoi il pense » dit un vieil adage, c'est en ayant toujours les yeux fixés sur le Christ que l'homme peut devenir « parfait » et retrouver sa trinité : corps, âme, esprit.

L'adoration en esprit est la prière constante, non pas en récitant des prières apprises par cœur mais en ayant toujours la pensée de Dieu présente dans le cœur, même pendant le travail.

L'adoration en vérité est l'obéissance dans la confiance, l'acceptation de la souffrance, l'amour mis en actes.

Alors la « Rose » fleurit sur la « Croix »³, « que celui qui veut venir après moi, prenne sa croix et me suive » (Luc IX, 23). Porter sa croix c'est accepter les épreuves quotidiennes, ne pas les éviter et les supporter : elles réparent les torts que nous avons causés, les déséquilibres que nous avons occasionnés.

La souffrance n'est pas une punition. Les lois auxquelles le monde est assujéti jouent automatiquement et tendent toujours au rétablissement de l'équilibre. L'homme a droit à une certaine quantité de nourriture, s'il dépasse sa mesure, le rhumatisme et la goutte viendront parce que l'homme *lui-même* aura provoqué un excès d'acidité.

Dieu nous avait donné un moyen de vivre dans le bonheur, c'était, nous l'avons dit, l'obéissance aux lois du Ciel et à celles de la terre, mais par orgueil ou par négligence, nous refusons de les suivre, nous avons ainsi amené des perturbations, causé des torts et nous ne pouvons quitter ce monde matériel sans avoir payé nos dettes et rétabli l'équilibre afin que la justice soit satisfaite.

Le Christ l'enseigne formellement dans le Sermon sur la montagne qui contient toute la loi nouvelle : « je vous le dis en vérité, vous ne sortirez de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole » (Matt. V, 26). Et ailleurs : « qui frappera par le glaive, périra par le glaive » (Matt. XXVI, 52) – « qui aura mené en captivité sera captif » (Apoc. XIII, 10). « Ne jugez point afin de n'être point jugé » (Matt. VII, 1).

*

**

¹ Gratry – Commentaires sur l'Évangile de Matthieu, Ch. XVII, III, p. 62 (Téqui. Editeur)

² Imit. de J.C. Liv. III, Ch. 26 in fine

³ Ce n'est pas en s'inscrivant à une « fraternité » et en payant une cotisation qu'on devient Rose+Croix

Nos maladies sont des rétablissements d'équilibre. Nous en avons la certitude par cette réponse du Christ au paralytique qu'il vient de guérir : « Va et ne pêche plus de peur qu'il ne t'arrive pire » (Jean V, 14). Comment le Christ pourrait-il s'exprimer ainsi si la paralysie n'était pas la conséquence d'une faute antérieure. S'il lui arrive pire que la paralysie à la récursive, c'est bien que la première maladie était la conséquence d'une première faute¹.

La mort peut, elle aussi, être un règlement : « Ces dix-huit sur qui tomba la Tour de Siloé et qu'elle tua, pensez-vous que *leur dette* fut plus grande que celle de tous les autres » (Luc. XIII, 4). Le Christ sous-entend évidemment que ceux qui ne sont pas tués auront à régler cette dette dans une autre circonstance.

Si nous savions regarder nous pourrions contrôler cette loi, autour de nous, bien souvent : Jules César assassin de Vercingétorix a été assassiné par ses meilleurs amis – Henri III, assassin du duc de Guise, a été assassiné par Jacques Clément – Louis XIV qui a violé les tombes de Port-Royal a eu sa tombe violée pendant la Terreur – St Just et Robespierre ont fini sur l'échafaud où ils avaient fait monter tant de monde.

Ainsi nos actes ne sont jamais accomplis impunément.

Un événement que nous croyons être une malchance ou une fatalité n'est que la suite inéluctable de nos enseignements antérieurs et le rétablissement de l'équilibre voulu par la justice. Il ne s'agit pas d'un jugement tel que le Talion, appliqué par un tribunal, mais d'un « choc en retour » de la destinée amené par la destinée elle-même. C'est le « boomerang » qui revient sur le chasseur.

Peut-on croire que si cet enseignement, qui est *en toutes lettres dans l'Évangile*, n'avait pas été négligé par les instructeurs de l'humanité actuelle, les hommes n'auraient pas peur de payer, par une cruelle souffrance, le tort causé à d'autres et que par conséquent, le mal cessant, le monde ne retrouverait pas le bonheur ?

On reste confondu en voyant que tout le bonheur de l'humanité tient dans cet enseignement et qu'il est négligé.

L'Évangile nous dit encore : « Ne résiste pas au méchant » (Matt. V, 39) car le mal qu'on veut nous faire, la souffrance qui se présente est un règlement, en ne l'acceptant pas nous ne faisons que le reporter à une date ultérieure, dans cette existence ou dans une suivante.

C'est pourquoi le suicide est une duperie, les suicidés retrouvent plus tard la souffrance qu'ils ont voulu éviter.

Nous devons encore pardonner le mal qui nous est fait, car si nous répondons au mal par le mal, la chaîne ne pourra jamais être interrompue, puisque nous créons de nouvelles obligations de paiement. C'est pourquoi le Christ ordonne de pardonner les offenses et de ne pas juger (Matt. VI, 14 – VII, 1).

Si nous jugeons un homme pour ses actes, nous serons tôt ou tard mis à l'épreuve dans des conditions identiques.

Cette loi de l'Évangile est applicable aux groupements, aux nations, aux races. Il existe une destinée collective que les hommes se sont créées, comme ils ont créé, eux-mêmes, leur destinée particulière, et ceci explique les cataclysmes : guerres, révolutions et autres qui paraissent incompréhensibles à la foule.

Nous sommes dans nos corps comme dans une prison pour dettes et nous devrions nous réjouir quand une occasion de nous libérer nous est offerte – nos douleurs n'excèdent jamais nos forces, si elles nous paraissent insupportables, trop dures, c'est que nous nous imaginons ne pas les avoir méritées.

Nous en avons mérité bien davantage qu'il ne nous en est imposé, car Dieu porte à notre actif le peu de bien qu'il nous arrive de faire et en tient compte.

¹ La maladie étant liée à la faute, seul celui qui a le pouvoir de guérir à le pouvoir de remettre le péché. Le Christ a donné ce pouvoir de remettre les péchés à ses Apôtres mais ils avaient, par cela même, le pouvoir de guérir (Matt. X, 1 et 8 – Marc VI, 7 et 13 – Jean XVIII, 22 et 23 – I Cor. XII, 28).

La douleur oblige l'homme à évoluer comme la faim oblige l'homme à se nourrir et, par conséquent, à travailler ; comme la douleur physique l'oblige à se soigner ; c'est elle qui fait croître la pitié et l'amour car nous ne compatissons aux douleurs des autres que si nous en avons expérimenté la souffrance, il se peut que ce soit dans un passé très lointain, dans une vie précédente, mais la douleur a modifié notre âme et l'impression est durable.

Il y a une progression dans notre manière de nous comporter devant les épreuves.

Nous commençons pas ne pas comprendre et par conséquent nous n'acceptons pas, c'est encore le cas du plus grand nombre.

Au degré supérieur, nous acceptons, mais pour nous persuader que nous sommes forts et insensibles, c'est le stoïcisme, une des formes de l'orgueil.

Après bien des existences nous arrivons à comprendre que nos souffrances sont le « choc en retour » de nos fautes et nous acceptons parce qu'elles nous libèrent de la destinée que nous nous sommes créée, cette acceptation n'est donc pas encore désintéressée.

Arrivé plus haut, nous réalisons que la souffrance nous identifie, dans une certaine mesure, au Christ, qui est en toute souffrance et nous acceptons par amour.

Enfin, lorsque nous sommes parvenus à l'état « d'hommes-esprits » nous désirons la souffrance, nous l'appelons, lorsque nous avons fini de nous libérer et que nous ne la méritons plus, afin de payer les dettes des autres. C'est ce qu'a fait le Christ pour nous.

Nous devrions bénir la souffrance si nous la comprenions bien. Comme nous venons de le dire, elle nous identifie au Christ qui a dit : « Chaque fois que vous avez vêtu ceux qui étaient nus, rassasié ceux qui avaient faim, soigné les malades, c'est à Moi que vous l'avez fait » (Matt. XXV, 35-41). Le Christ est donc présent en tout être qui souffre.

La grave erreur est de se contenter de dire que nous devons supporter la souffrance avec résignation parce que telle est la volonté de Dieu, laissant ainsi entendre que Dieu fait souffrir ses créatures parce que tel est son bon plaisir. Notre évolution, nous venons de le dire, nous conduit en effet à ce degré d'obéissance, mais en n'offrant que cette explication à des êtres qui ne sont pas encore parvenus à ce degré d'avancement, on n'aboutit qu'à provoquer l'incompréhension et la révolte ; or, toute épreuve contre laquelle nous nous révoltons est perdue pour nous ; elle ne nous est pas comptée.

Si l'on expliquait le pourquoi de la souffrance en se basant sur les enseignements de l'Évangile, sur la réponse du Christ au paralytique qu'il vient de guérir et sur d'autres passages que nous avons cités, il y aurait moins de révoltés et d'incroyants.

Un passage de Jean est bien instructif à ce sujet : voyant un aveugle de naissance, les disciples demandent au Christ : « Est-ce pour ses péchés ou pour ceux de ses parents que cet homme est né aveugle ? » (Jean IX, 1). Le Christ, remarquons-le, ne reprend pas ses disciples comme il ne manquerait pas de le faire si leur question était insensée, il leur répond simplement que dans ce cas particulier, c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées.

Il y a là plusieurs enseignements importants : d'abord la confirmation de ce que nous avons dit à propos du paralytique : la cécité est la conséquence d'une faute puisque les disciples demandent : est-ce pour ses péchés que cet homme est aveugle.

Cet homme avait déjà vécu auparavant ; puisqu'il est né aveugle, la faute aurait été commise avant sa naissance.

Enfin nous pouvons payer les dettes d'autres hommes puisqu'il aurait pu être aveugle à cause des fautes de ses parents. Dans ce cas l'aveugle aurait obligatoirement accepté de souffrir avant sa naissance, sans quoi, il y aurait une injustice notoire et Dieu est juste.

C'est aussi une des raisons pour lesquelles le Christ nous ordonne de ne pas juger nos semblables, nous ne savons pas si l'être que nous voyons souffrir endure sa souffrance pour lui-même ou pour un autre qu'il a voulu soulager par amour.

Un autre passage, de l'apôtre Luc celui-là, nous montre aussi que nous ne sommes pas jugés après une seule existence : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne ; il vint pour

y chercher du fruit et n'en trouvant point il dit au vigneron : voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et n'en trouve point, coupe le donc, pourquoi rend-il la terre improductive ? ». Le vigneron répondit : « Seigneur, laisse le encore cette année, jusqu'à ce que j'ai creusé et mis de l'engrais, peut-être portera-t-il du fruit dans l'avenir, sinon vous le couperez » (Luc XIII, 6-9).

Le vigneron, qui est le Christ, nous donne donc, avant de nous juger, toutes les chances et tous les moyens d'arriver à cette perfection qu'il nous demande (Matt. V, 48). Combien d'hommes sont parfaits à la fin de leur vie ?

Chateaubriand lui-même en convient : « nos années ne sont pas assez longues pour que nos efforts vers la perfection première puissent jamais nous y faire remonter »¹.

Plusieurs vies sont donc nécessaires.

N'est-il pas dit ailleurs : « il ne brisera point le roseau froissé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore » (Matt. XII, 20), qu'est-ce à dire sinon que tant qu'un être a en lui une étincelle de bonne volonté, Dieu ne le condamne pas et lui laisse du temps.

Toutefois cette certitude d'avoir plusieurs existence à vivre ne doit pas nous inciter à remettre toujours à la vie suivante nos efforts vers la perfection car alors... le vigneron coupera le figuier.

Il ne faut pas confondre la « pluralité des existences » avec la « réincarnation » telle que la comprend le théosophisme hindou.

Ce dernier enseigne que nous revenons toujours sur la terre et avec les qualités que nous possédions dans l'existence antérieure.

Nous ne vivons pas forcément nos existences ultérieures sur la terre.

De plus, la parabole des talents (Luc XIX, 26 – Matt. XXV, 14-29) nous apprend que des facultés peuvent être retirées. C'est l'explication de cette parole du Christ incompréhensible pour beaucoup : « A celui-là, même ce qu'il n'a pas lui sera retiré ». Le Christ veut dire « ce qu'il n'a pas *fait fructifier* lui sera retiré », car il a vécu comme s'il n'avait pas eu cette faculté en ne la rendant pas productive (Luc XIII, 8).

La pièce de monnaie est donnée à celui qui en avait déjà dix, c'est-à-dire : cette faculté est donné à celui qui a eu le courage de faire travailler celles qu'il possédait.

Pourquoi n'avons nous pas le souvenir de nos vies passées ?

Parce que nous aurions également celui de nos fautes ; nous pourrions en déduire les responsabilités encourues et nous vivrions dans l'angoisse. Nous chercherions à éviter ces règlements, ce qui n'aurait d'autre effet que de les reporter à plus tard.

Nous naissons toujours dans le milieu qui permet à notre évolution de s'accomplir, dans la famille où nous avons le plus à faire pour cela.

Nous n'avons pas telle hérédité parce que nous naissons dans telle famille, mais au contraire, nous naissons dans telle famille qui doit nous transmettre l'hérédité qui est la conséquence de notre passé.

Malgré l'évidence et malgré les textes, ces vérités ne sont pas admises par tous. Peu importe. Même si nous sommes jugés après une seule existence, il est certain que nous devons faire tous nos efforts pour en sortir aussi près de la perfection que nous le pourrons.

¹ Génie du Christianisme – 1^{ère} partie Liv. III – in fine

CHAPITRE VI

LA CULTURE DE L'ÂME

Le cultivateur qui porte la nature a un degré plus élevé se fait le collaborateur de Dieu, mais le mystique qui cultive son n'âme n'est-il pas plus encore ?

La culture de l'âme, c'est l'alchimie spirituelle : le « grand oeuvre ».

Si les alchimistes, les hermétistes étudiaient comment au sein de la bonne terre, sous l'influence de la chaleur, de l'humidité et des courants telluriques les métaux vils évoluent jusqu'à l'or et cherchaient à reproduire cette transmutation dans leur athanor, ce n'était pas comme on l'a toujours cru pour s'enrichir. Les vrais alchimistes mettaient en action le principe de pauvreté de l'Évangile, et ce qu'ils cherchaient, c'était à tirer de leur étude des conclusions utiles à la culture de l'âme¹.

Le premier adage de la Table d'Émeraude d'Hermès est : « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour le miracle de la chose unique ». Il signifie que le développement de l'évolution est le même sur tous les plans de la création car la loi de Dieu est UNE.

On peut connaître la disposition des pièces de tous les étages d'une maison en visitant le rez-de-chaussée, car les gros murs s'élèvent des fondations jusqu'aux combles, le plan est le même à tous les étages.

Il est de même à tous les degrés de la vie, l'évolution psychique s'accomplit suivant un développement parallèle à celui suivi par l'évolution des minéraux et des métaux.

Le feu de la nature est « en bas » ce que le feu de la souffrance est en « haut » ; il purifie et cette similitude est en tout.

Les traités d'alchimie sont des traités de mystique écrits en symboles. Si l'on savait qui est caché sous le mot « Azoth » dont les chimistes ont fait un gaz.

Pourquoi cacher les choses les plus sublimes sous des symboles ?

C'est le Christ qui répond : « ne donnez pas aux chiens ce qui est sain, et ne jetez pas vos perles devant les porceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se tournant contre vous, ils vous déchirent » (Matt. VII, 6). En effet, au Moyen-Âge, on était facilement « déchiré », mis en prison ou même brûlé vif, si l'on montrait ses « perles » au grand jour : Galilée, Roger Bacon, Savonarde en ont fait l'expérience².

Donc, l'alchimie spirituelle, le grand'œuvre, c'est l'étude des moyens de transmutation du vil métal en or pur : de l'âme obscure en âme lumineuse.

L'âme est le siège de nos luttes car elle est le siège de nos facultés, de nos désirs ; en travaillant à son perfectionnement, nous en changeons la nature, nous la rendons capable d'aller après ce que nous appelons la mort et qui n'est qu'une naissance ailleurs dans un milieu de même nature qu'elle.

On ne peut mélanger deux corps de nature différente ; l'eau et l'huile par exemple. L'âme après la mort se rend dans le milieu avec lequel elle est « accordée » - « ne voit-on pas les

¹ Il y avait à côté des alchimistes des chimistes qui, eux, cherchaient à faire de l'or pour s'enrichir ; on les appelait les « souffleurs ».

² « Si un homme tombe dans quelque faute, vous qui êtes spirituels, reprenez le avec un esprit de douceur » (Gal. VI, 1).

diverses substances du monde sensible rechercher d'abord les corps qui ont le plus d'affinité avec elles »¹.

Nous créons nous-mêmes, par notre culture, notre ciel ou notre enfer qui sont des états d'âme ; « le Royaume des Cieux est au-dedans de vous » (Luc XVII, 21) ; l'enfer aussi par conséquent.

Prenons un exemple sur le plan physique : chacun sait que l'air est d'autant plus léger qu'on s'élève davantage dans l'atmosphère, il est beaucoup plus lourd au sol, plus fluide dans les hauteurs.

Si on libère un ballon, celui-ci s'élève jusqu'à une certaine hauteur où il s'arrête, il ne peut plus monter ni descendre.

Pourquoi ? parce qu'à l'endroit précis où il s'est stabilisé, son poids est exactement celui du volume d'air dont il tient la place, et ce, parce qu'à ce niveau, l'air a un poids déterminé, plus léger qu'au-dessous, plus lourd qu'au dessus.

Si l'on veut que le ballon monte ou descende, il faut, ou jeter du sable ou libérer du gaz.

Les choses se passent de façon identique sur le plan psychique.

Il y a des mondes inférieurs et des mondes supérieurs, et notre âme vit dans celui dans lequel elle se tient en équilibre.

Tout monde est un ciel pour qui se trouve en dessous et un enfer pour qui se trouve en dessus² : « il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père » (Jean XIV, 2). Lorsque nous nous spiritualisons, nous nous rendons capables de vivre dans un monde plus subtil. Nous descendons dans le cas contraire.

Dans la société, nous nous groupons d'instinct avec ceux de notre milieu et nous nous sentons gênés dans un milieu différent, aussi bien supérieur qu'inférieur, car nous n'avons les coutumes ni de l'un ni de l'autre.

Nous devons faire tous nos efforts pour nous élever dans l'atmosphère spirituelle, mais combien, au lieu de jeter du lest, se dé-spiritualise et descendent. Ils peuvent descendre jusqu'au fond du gouffre.

Des peuples, des races peuvent ainsi s'effondrer en entier – le Déluge est le symbole d'un de ces jugements – la destruction de Sodome est le symbole d'un jugement partiel.

Mais il y a toujours un groupe, resté pur, qui est épargné afin d'assurer la continuité : Noé, Loth et leur famille.

Cependant la femme de Loth qui s'est retournée malgré l'intervention, est changée en statue de sel. Elle n'est pas tuée, elle subsiste en gardant ses facultés mais son activité lui est enlevée car « quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au Royaume » (Luc IX, 62). Nous ne devons pas regretter les joies mauvaises auxquelles nous avons pris le parti de renoncer.

La souffrance éprouvée dans les milieux inférieurs, pour ceux qui n'auront fait aucun effort, ne viendra pas du feu attisé par les démons comme on le croit ; le feu dont parle l'Évangile est le feu du remords, car à notre mort nous voyons la vérité face à face, ne serai-ce qu'un instant, et nous avons conscience de ce que nous perdons par notre faute.

Les besoins, les appétits éprouvés par l'âme et que nous n'aurons pas détruits par la lutte, continuent à se faire sentir, mais le corps physique n'est plus là pour les satisfaire, c'est ce que symbolisait, dans la sagesse antique, le « supplice de Tantale ».

Ceux qui n'auront pas lutté, garderont le souvenir de la joie, de la splendeur entrevue et seront torturés par le regret et par l'envie, car ils verront la joie de ceux dont ils riaient (et dont ils ne croyaient pas les paroles) comme le mauvais riche voyait le bonheur de Lazare (Luc XVI, 19 et 29).

¹ Denys l'Aréopagite – Hiéerar-Eccl. (Ch. V, 6)

² Enfer – du latin ; infernus signifie : qui se trouve en-dessous, lieu inférieur

Que ceux qui auront éprouvé un remord, pour avoir laissé échapper, par négligence, un plaisir ou un objet convoité, songent à ce que pourra devenir cette souffrance lorsqu'ils auront à regretter le bonheur absolu, car le « cœur n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment » (I Cor. II, 9).

*

**

L'espoir de tous est de vivre une existence plus heureuse que l'existence présente. Dieu nous promet de nous la donner et nous demande uniquement pour cela de nous tourner à nouveau vers lui, de l'entendre et de faire Sa volonté.

« Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur qui entreront dans le Royaume des Cieux, mais ceux-là seuls, qui font la volonté de mon Père » (Matt. VII, 21).

Cette volonté, l'Évangile l'indique de façon certaine et la résume ainsi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même par amour pour Dieu – il n'y a pas de commandement plus grands que ceux-ci : Aimer son prochain comme soi-même est plus que tous les holocaustes et tous les sacrifices » (Matt. XII, 39) – (Marc XII, 30-33) – (Luc X, 27).

Ces commandements sont toute la Loi Divine, l'Évangile dit bien *qu'il n'y en a pas de plus grand*.

Dieu est UN et AMOUR (I Jean IV, 9).

L'amour n'est pas sensible s'il n'est manifesté. C'est le Verbe, le Fils, qui Dieu manifesté, révélé, il est Celui en qui Dieu se connaît (Matt. XVII, 5).

L'UN est devenu DEUX, mais un courant d'amour va du Père au Fils et du Fils au Père, cette alternance équilibrée, cette vibration est le souffle de l'Esprit : le TROIS qui, créant l'union, rétablit l'UNITE.

Dieu créa par le Verbe : « Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui ; le monde a été fait par Lui » (Jean I, 3 et 10) et Dieu oppose ainsi la pluralité, le NOMBRE à l'UN. Mais l'amour dû au Père par chacun des êtres créés, dans le Verbe, reconstituera l'Unité.

« Pour que tous soient UN, Père, comme vous êtes en Moi et Moi en Vous, qu'eux aussi soient UN en Nous – qu'ils soient UN comme nous sommes UN, Moi et eux et Vous en Moi – Je leur ai fait connaître Votre Nom et je le leur ferai connaître afin que l'amour dont Vous m'avez aimé soit en eux et que Je sois, Moi aussi, en eux » (Jean XVII). Cette prière du Christ que l'on appelle la « Prière sacerdotale » est l'axe, la ligne de force des Évangiles.

Dans ce double mouvement, descendant et ascendant, le rôle de l'Homme est de reconstituer l'Unité par l'amour, par la substitution de la volonté du Père à sa propre volonté, et ce double mouvement se fait par le Verbe : « nul ne peut venir au Père que par Moi » (Jean XIV).

Le Verbe, premier échelon dans le sens de la création est le dernier dans le sens de la réintégration, c'est pourquoi il a dit : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin » (Apoc. XXII, 13) ; les autres échelons sont la série innombrable des êtres qui descendent du Verbe à la nature puis remontent de la nature au Verbe : c'est le double mouvement de l'échelle de Jacob (Gen. XXVIII, 2).

Chaque être est chargé de conduire l'évolution d'un certain nombre de créatures placées au-dessous de lui, en recevant les ordres et en suivant l'exemple des être placés au-dessus de lui.

L'homme qui ouvre son cœur à l'amour, sent qu'il n'est qu'une partie du tout ; il vit comme une cellule du corps mystique du Verbe et rentre dans l'Unité : « vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part » (I Cor. XII, 27).

C'est pourquoi le Pain de la Cène, d'abord entier puis fractionné après avoir été béni est la figure tangible du Christ invisible pour nous, mais UN dans la multitude.

Mais combien au lieu d'ouvrir leur cœur, le ferment. Les sens de l'intellect leur donne l'illusion d'être un individu séparé, indépendant de l'ensemble, et cette illusion entraîne l'amour de soi. Cette exacerbation de la personnalité rend impossible le retour vers Dieu et la réintégration qui en est l'effet.

L'homme ne peut être re-lié à Dieu que s'il renonce à ne s'occuper de lui-même pour se donner à ceux qui l'entourent : « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean XV, 13). Ce sacrifice ne va pas obligatoirement jusqu'à la mort : donner sa vie, c'est aussi dépenser ses forces sans compter pour le service des autres, c'est se détourner de sa route pour soigner un blessé, comme le bon Samaritain (Luc X, 30-35). C'est mettre ses facultés au service de l'humanité et de la création au lieu de les utiliser pour soi.

« De ce vice : de ce que l'homme s'aime trop lui-même, dépend presque tout ce qui est à vaincre radicalement, ce mal dompté, la grande paix et la tranquillité seront sans fin »¹.

Le cœur de celui dont toutes les pensées et tous les actes sont dirigés vers lui-même, est un rocher qui doit peu à peu être désagrégé par la souffrance et transmué en terre arable, afin que la graine déposée par Dieu, cette semence d'esprit qui nous fait participer à la vie du monde divin, puisse germer et s'y nourrir pour donner naissance à l'arbre auquel l'Évangile compare le Royaume des Cieux, arbre qui est nous-mêmes (Matt. XIII, 31).

Cet égoïsme, petite pétrification de l'âme, est un obstacle au bonheur général auquel l'humanité aspire depuis toujours.

Lorsque qu'un groupe de naufragés se trouve en une île déserte, il leur faut vivre. Si chacun d'eux s'occupe que de lui et cherche son bien être au détriment de celui des autres, la vie sera intenable. Si, au contraire, tous emploient leur propre aptitude, leur habileté particulière, pour rendre service à l'ensemble, la vie deviendra supportable.

Or, sur cette île qu'est la terre, isolée dans l'espace, non seulement la grande majorité des hommes ne font d'efforts que pour leur profit personnel – ce sont les moins dangereux – mais encore un très grand nombre cherche à vivre au détriment de ses semblables sans s'inquiéter des souffrances qu'il cause.

Un dicton populaire conseille : « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez qu'il vous fasse ».

Cette version erronée n'envisage que le côté négatif de la question ; le Christ a dit : « faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous soit fait » (Matt. VII, 12). Au lieu de s'abstenir, il faut agir.

La théorie de la vie est très simple, la pratique est très difficile : chaque fois que nous nous trouvons en face d'un acte à accomplir, demandons-nous s'il ne cause aucun préjudice, aucune souffrance à un autre homme – si oui, abstenons-nous.

Chaque fois que nous nous trouvons en présence d'une personne, demandons-nous quel bien nous pouvons lui faire, physiquement ou moralement, et non le bien qu'elle peut nous faire, cela, c'est à elle d'y penser.

Supportons avec joie notre souffrance, ne tolérons pas qu'elle existe chez les autres.

L'humanité comprend deux catégories d'êtres : les « rayonnants » qui donnent d'eux-mêmes et les « absorbants » qui prennent aux autres. Les premiers sont des hommes, les seconds des parasites.

Mais nous devons payer jusqu'à la dernière obole ce que nous avons pris sans rien donner en échange.

Comme à l'heure actuelle, personne n'enseigne cette loi, bien qu'elle soit énoncée dans l'Évangile, les maux s'ajoutent aux maux et le cataclysme mondial se produit.

Si l'on veut que la paix existe entre les nations, il faut d'abord qu'elle existe dans les familles.

¹ Imit. de J.C. Liv. III, Ch. 53

Le Christ ordonne en premier lieu, à celui qui, ayant compris la Parole, est décidé à faire la volonté du Père, l'amour du prochain et le pardon des offenses, car, en effet, si nous ne pardonnons jamais et nous nous vengeons toujours, le mal ne peut s'arrêter ni disparaître de la terre.

Mais le Christ va plus loin et dit : « aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent » (Matt. V, 44) parce que l'ennemi auquel vous pardonnez au lieu de vous vengez, peut devenir meilleur devant l'exemple de générosité qui lui est donné. C'est ce que l'Évangile exprime en disant : « vous amasserez ainsi des charbons ardents sur sa tête » (Prv. XXV, 21 – Rom. XII, 20). Il s'agit du remords qui brûle et par conséquent, purifie.

L'un des larrons est devenu bon en voyant le Christ, en croix comme lui, pardonner à ses bourreaux (Luc XXIII, 34 et 40). Les préceptes évangéliques sont loin d'avoir un effet purement moral comme on le croit ; ils sont en effet essentiellement pratique, objectif et tangible ; mais ils sont rendus inutiles s'ils ne sont pas mis en acte et répandus par l'exemple, car celui qui n'agit pas construit sur le sable (Matt. VII, 26).

« Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux pourvu que vous les mettiez en pratique » (Jean XIII, 17).

*

**

La chose importante, nous l'avons dit, est de quitter cette existence aussi prêts que possible de la perfection. « La plus parfaite victoire est le triomphe de soi-même »¹. La vie n'est qu'un moyen donné à l'homme pour se régénérer.

Dieu, qui est tout puissant, pourrait supprimer le mal en un instant. Mais le mal étant causé par l'homme, doit être vaincu par l'effort de l'homme ; celui-ci doit réparer en travaillant à l'évolution du monde vers le bien, sans quoi la justice ne serait pas satisfaite.

Pour que nous puissions cultiver et améliorer la plante humaine Dieu place cette plante dans le terrain qui lui est propice. La famille dans laquelle nous naissons, le milieu où nous vivons, la carrière que nous croyons choisir, sont ceux où nous avons le plus de facilité pour accomplir notre travail sur nous-mêmes et pour rencontrer les êtres envers lesquels nous avons des dettes afin de pouvoir nous libérer.

Dans le corps humain, chaque organe a sa fonction propre ; s'il l'accomplit sans faiblesse, le corps est en bonne santé ; il en est de même de l'humanité : « chacun reçoit de l'Esprit qui est en lui un don particulier en vue de l'utilité commune » (I Cor. XII, 7). Ce don nous avons à le développer et il nous en sera demandé compte.

La Sagesse antique enseignait : « connais-toi toi-même » afin que nous discernions quelles sont les aptitudes particulières qui constituent notre personnalité et ne tuons pas cette dernière en cherchant à en acquérir d'autres et à faire un travail dévolu à notre voisin. Les poumons ne cherchent pas à faire le travail de l'estomac.

Les actes qui s'offrent à nous au cours de la journée sont la matière de la « pierre philosophale », c'est par eux que nous serons transmués en or pur. Lorsqu'une action ou une tentation se présente à nous, nous devons chercher quel est le progrès qui est demandé ; ce sont toujours des occasions qui nous sont offertes de corriger un vice ou un défaut.

Si une action nous coûte, c'est le signe certain que nous ne possédons pas la qualité nécessaire à son accomplissement et nous devons accepter avec joie l'occasion qui nous est offerte d'acquérir cette qualité, sans quoi elle se présentera à nouveau jusqu'à la soumission : « si tu rejettes une croix, tu en trouveras une autre et peut-être plus lourde »².

¹ Imit. de J.C. – Liv. III Ch. 3

² Imit. de J.C. – Liv. II Ch. 12

Au lieu de chercher à anéantir la force qui nous pousse au mal, il est plus simple de l'utiliser en la changeant de sens, car s'il est impossible de faire monter un torrent vers sa source, il est possible de le changer de direction et de l'utiliser plus à droite ou plus à gauche en le canalisant.

La médisance est un des défauts qui sont pour nous les plus lourds de conséquence car il nous enchaîne pour l'avenir le plus fortement ; il y a en nous une force qui nous pousse à chercher les défauts et les mauvaises actions de ceux qui nous entourent et à les dévoiler – nous pouvons utiliser cette force à rechercher leurs qualités, tout le monde en a, nous ne tarderons pas à ne plus voir le mal et nous nous libérerons.

« Une habitude enracinée fera obstacle, mais elle sera vaincue par une meilleure habitude »¹. Corriger un défaut c'est développer la qualité contraire. Tous les défauts ont une qualité qui leur est opposée et nous avons toutes les qualités à l'état embryonnaire ; il nous suffit de les développer par l'effort.

Le désir qui est le mobile de tous nos actes doit être examiné et jugé par la conscience, puis dirigé par la volonté. La volonté est une flamme qui consume les passions et le parfum de ces holocaustes monte vers Dieu.

On ne devient pas athlète en lisant un traité d'éducation physique mais en s'entraînant par des exercices méthodiques.

Le perfectionnement que nous apportons à nos facultés psychiques par le travail, est acquis définitivement ; il subsiste en notre âme après la mort. Un vieillard ne doit donc pas s'abstenir de travailler sous prétexte qu'il n'en tirera profit.

C'est dans les moments de calme que l'effort doit être accompli, ce n'est pas au moment du combat que le soldat s'exerce, c'est avant, quand il est loin de l'ennemi.

Si, par exemple, nous sommes portés à l'irritation, à la colère et que, dans la journée, nous devons avoir une occasion de nous emporter, imaginons auparavant la scène telle qu'elle doit se produire en la vivant avec calme et sang-froid : faisons une répétition avant de jouer la pièce. Le soir, demandons-nous si nous avons bien joué le rôle. La joie éprouvée à la constatation d'un résultat est le meilleur des encouragements. L'échec ne doit que nous persuader à la nécessité de travailler davantage. Aucun effort n'est perdu.

L'effort le plus profitable de notre évolution doit porter sur l'acceptation de la souffrance libératrice.

Quelle doit être notre attitude en face des épreuves ?

Nous faire tout petits, accepter et prier en demandant que la volonté du Père soit faite. Les charges physiques ou morales pèsent moins sur les cœurs humbles. L'orgueil, la vanité nous raidissent, la charge nous paraît plus lourde car, en n'acceptant pas nous augmentons l'acuité de la souffrance.

Lorsque, au contraire, nous souffrons avec résignation, il entre en nous des forces nouvelles d'un ordre supérieur ; c'est pourquoi les mystiques désirent la souffrance et la supportent avec joie.

Que personne ne s'aperçoive de nos tourments et de nos souffrances : les larmes ne doivent couler que dans la solitude, c'est-à-dire devant le Christ.

« Chaque douleur est une mort partielle suivie de résurrection. Toute cellule qui souffre, meurt et renaît en puissance dans le corps spirituel – ce sont ces cellules qui composent le corps régénéré ».

« La douleur est un feu qui transmue tout ce qui est impur en le brûlant. Elle est le grand mystère de la vie, et le Christ qui incarne la douleur universelle nous donne la raison de ce grand mystère : il met la joie dans la souffrance et veut que la douleur devienne le signe de la Beauté morale. Lui seul sait tout et choisit toujours ce qui est le meilleur pour nous. Car nous ne savons

¹ Imit. de J.C. – Liv. III Ch. 12

rien, il se peut qu'une guérison demandée ne soit accordée parce qu'elle serait pire que le mal. Nous ne devons pas nous étonner si nos prières n'aboutissent pas toujours. La souffrance nous indique que Dieu veut notre bien puisque, seule, elle nous spiritualise. C'est nous qui avons obligé Dieu à faire de la douleur son ministre » (Sédir, passim).

Parlant des épreuves qui précéderont le jugement, dont nul ne connaît l'heure, le Christ nous dit : « priez que ces choses n'arrivent point en hiver » (Marc XIII, 18), c'est-à-dire à un moment où notre âme est inactive comme la nature durant l'hiver où la vie est suspendue et où rien ne fructifie.

Pour cela il nous faut « veiller » c'est-à-dire être *en état de perpétuelle prière*.

CHAPITRE VII

LA PRIERE

L'humanité a accumulé tant de mal par son ignorance de la vie et de ses raisons d'être, par son ignorance des lois du Ciel et de la Terre, qu'elle se trouve dans l'impossibilité de la réparer entièrement par elle-même. Seul le Ciel le peut, mais il ne le fera que si cette humanité, reconnaissant son autorité, se retourne vers Lui et le Lui demande.

C'est le but de la Prière ; elle est le lien, le trait d'union entre la Terre et le Ciel.

Mais prier est difficile.

Ce qu'on peut dire de plus simple est que la prière est une *sortie de notre cœur vers Dieu*.

Il nous est impossible de nous représenter Dieu, cette conception nous dépasse, mais il nous est facile de nous représenter le Christ fait homme et c'est cette solution que Lui-même nous indique lorsqu'Il nous dit : « Qui me voit, voit Mon Père » (Jean XIV, 9). Prions donc le Christ, Fils de Dieu et Dieu lui-même, en lui demandant de bien vouloir offrir notre prière à notre Père commun.

Nous pouvons évoquer le Christ Jésus qui est toujours présent et lui parler très simplement comme à notre Ami. Si notre pensée s'égaré, revenons à elle sans aucun trouble ; l'Ami est habitué à ces distractions et nous les pardonne. Il connaît nos faiblesses.

La prière est une radiation du cœur, elle doit être le libre prosternement de l'Amour, elle doit avant tout être spontanée et confiante comme l'élan d'un enfant vers son père, lorsqu'il a une demande à lui adresser. C'est dire qu'il est nécessaire d'établir le calme en soi en réprimant tout effort d'exaltation car ces efforts venant d'une excitation nerveuse, sont artificielle. Le véritable envol vers Dieu est celui de notre « cœur spirituel ».

Le premier élan doit être de reconnaissance et de gratitude. Si nous rencontrons un ami qui nous a rendu un service, la politesse exige que nous le remercions en l'abordant.

Or, nous devons tout à Dieu. Nous lui devons l'être, la nourriture, Sa protection de tous les instants car nous sommes en danger perpétuel.

Dieu nous a donné la possibilité de réparer notre désertion et de nous réintégrer. Nous l'avons expliqué : si nous payons la faute du premier homme, c'est que nous étions en lui dès l'origine, Adam est l'âme collective de l'humanité tout entière – nous avons commis, nous-mêmes, la faute sans quoi le châtement serait une injustice. Est-il un juge qui condamnerait le petit-fils parce que le grand-père a volé ? Les hommes seraient donc plus justes que Dieu ?

Cette légende qui veut que nous payions une faute commise par notre ancêtre est une preuve que les enseignements de Moïse sont incompris.

Nous sommes réellement coupables et nous devons remercier Dieu de nous avoir donné la possibilité de travailler à notre réintégration dans notre premier état.

Après avoir ainsi remercié, nous pouvons prier.

Certes, Dieu sait mieux que nous, ce dont nous avons besoin mais si Dieu ne donne qu'à ceux qui ont confiance en Lui : cette confiance est un des éléments de la Foi et la demande est une preuve de cette confiance.

La justice exige que nous offrions un don en échange de celui que nous demandons à recevoir. Que pouvons-nous offrir puisque ayant tout reçu, nous n'avons rien en propre ?

Une seule chose est bien à nous parce que Dieu nous laisse l'entière liberté d'en user à notre guise, pour le bien ou pour le mal : c'est notre volonté.

Nous pouvons offrir cette volonté à Dieu en ne l'employant que pour le bien. C'est le jeûne moral, le jeûne psychique qui a beaucoup plus de valeur que le jeûne alimentaire. Chaque fois que nous arrêtons un élan vers le mal, chaque fois, par exemple, que nous réprimons une médisance ou une action capable de causer un préjudice, nous faisons jeûner l'âme. Nous pouvons offrir nos fatigues lorsque ces dernières sont causées par un secours à un malade, par une démarche faite pour rendre service, les privations de nos plaisirs lorsqu'elles sont acceptées pour les mêmes raisons.

La prière a beaucoup plus de poids lorsque nous n'arrivons pas devant Dieu les mains vides, lorsque nous avons accompli la volonté du Père qui est d'aimer.

Le Christ nous apprend que nous n'avons pas à craindre d'être importun ni de trop insister ; souvenons-nous de ces deux paraboles : celle de l'homme qui est au lit et auquel un voisin vient demander du pain (Luc XI, 5-9) et celle du juge auquel une veuve demande justice (Luc XVIII, 3-5), tous deux finissent par céder à cause de l'insistance des quémandeurs.

Si Dieu ne nous accorde pas ce que nous demandons c'est que nous désirons une chose qui pourra être nuisible ; nous ne connaissons pas l'avenir, c'est pourquoi nous devons ajouter : « que votre volonté soit faite ». Si nous demandons la guérison d'un malade et que nous ne constatons pas une amélioration, qui nous dit que la maladie n'aurait pas été plus grave si nous n'avions rien demandé.

Avant de prier pour nous, prions d'abord pour les autres et surtout pour nos ennemis ; s'ils nous font du mal, c'est qu'ils sont encore dans l'obscurité et ne comprennent pas la beauté de la vie, ils ont davantage besoin de nos prières.

La guérison des maladies mentales, des déséquilibres psychiques, ne peut être obtenus que par le jeûne et la prière (Matt. XVII, 20).

Nous pouvons prier partout – lorsque le Christ nous dit : « quand tu pries, entre dans ta chambre et, la porte fermée, pris en secret » (Matt. VI, 7), nous devons comprendre, le Christ parlant toujours en figures, que la chambre secrète c'est le cœur. Il nous est possible de prier au milieu d'une foule en nous retirant dans cette chambre intérieure.

Il n'y a pas de lieu fixé pour la prière ; le Christ dit à la Samaritaine : « l'heure est venue où vous n'adorerez ni sur cette montagne ni à Jérusalem (c'est-à-dire dans le Temple), les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en Vérité » (Jean IV, 21-24).

L'adoration en Esprit, c'est la prosternation du cœur.

L'adoration en Vérité, c'est l'action accomplie par amour.

Les prières apprises ne peuvent être un élan spontané du cœur, elles deviennent machinales et nous les récitons forcément en pensant à autre chose au bout de quelques instants. Lorsque nous causons avec un ami, nous savons bien quoi lui dire parce que nous prenons en nous-mêmes et non dans la pensée des autres. Pourquoi agir autrement avec Dieu ?

Le travail est une prière, nos fatigues sont une ferveur.

Nous prions d'ailleurs, en travaillant si notre pensée est dirigée vers le Christ, si nous avons conscience de sa présence.

Le Christ a promis : « si deux ou trois sont réunis en Mon Nom, Je suis au milieu d'eux » ; il vaut donc mieux prier en commun. La prière à haute voix crée l'unité, elle fait de ceux qui prient ensemble un seul corps car ils ont une seule âme. Un seul dit à haute voix ce qui lui vient du cœur, les autres répètent mentalement ses paroles et en font leur propre pensée.

Le Christ nous a enseigné le « Pater ». Cette prière contient tout ce dont nous avons besoin, tout ce qu'il nous est possible de demander.

Si nous craignons de le répéter machinalement, nous pouvons considérer les versets de Mathieu (VI, 10-13) comme modèle et trouver des mots équivalents, cela nous obligera à penser ce que nous dirons.

Cette prière commence par ces mots : « Notre Père », c'est qu'en effet Dieu est inconnaissable en son Essence ; le seul aspect sous lequel nous puissions l'évoquer, encore que ce soit assez difficile, est celui de Père, puisque nous sommes créés par lui ; de plus, un Père aime ses enfants, ce mot évoque donc son amour pour nous, amour que nous devons lui rendre.

Le texte porte : *Notre* Père – et non pas : Mon Père, afin que nous ne prions pas pour nous personnellement mais pour tous, qui ne sommes qu'un devant Dieu.

Le « Nom du Père » sera sanctifié et son règne arrivé lorsque la création entière sera prosternée devant lui, reconnaissant sa puissance et lorsque sa volonté sera faite sur la terre *comme elle* l'est dans les cieux.

Lorsque le Christ demande pour nous le pain quotidien, il demande pour nos trois natures : le pain de l'Esprit qui est la prière dans l'Amour ; le pain de l'âme qui est la souffrance ; le sacrifice et le pain du corps qui est la nourriture matérielle.

Nous devons dire : remettez-nous nos dettes comme nous voudrions remettre leurs dettes à ceux qui nous doivent car, bien rares sont ceux d'entre nous qui savent pardonner, c'est-à-dire aimer vraiment. Ceux-là qui pardonnent et qui ne disent ni ne pensent jamais de mal d'aucun être, ont le pouvoir de guérir les malades, il y en a peu. Combien d'hommes sont capables de s'asseoir à la même table que celui qui va les vendre à leurs bourreaux ?

Les traducteurs ont commis une erreur en disant en latin : « et ne nos inducas in tentationem », ne nous induisez pas en tentation. Disons : ne nous laissez plus succomber dans nos tentations. Si nous n'avions jamais de tentation, nous ne ferions pas plus de progrès qu'un écolier qui ne ferait jamais de devoirs ou un violoniste qui ne ferait jamais d'exercices.

Le Christ lui-même a subi des tentations durant son incarnation pour nous donner l'exemple de résistance. Dieu permet que nous subissions des tentations car elles sont pour nous des moyens de lutter contre nous-mêmes et de devenir plus forts – elles servent également à juger de notre avancement. Dieu nous fait tirer avantage de ces tentations mêmes (I Cor. X, 13).

Nous devons donc accepter la tentation mais demander la force de résister car même cette force n'est pas à nous, elle nous est donnée par Dieu comme tout le reste. Demandons-la afin que nous soyons, par l'effort, délivré du mal qui est en nous, qui règne en nous-mêmes. Amen – Qu'il en soit ainsi – le mot hébreu (et non latin) doit marquer l'assentiment de la volonté ; s'il vient du cœur, il donne à la prière son dynamisme, sa vie.

CHAPITRE VIII

L'EGLISE PRIMITIVE

« Religion » vient de « re-ligare » : lier à nouveau ; la Religion doit donc indiquer la route que doit suivre l'homme pour être « re-lié » à Dieu. Malheureusement, combien s'imaginent avoir une religion parce qu'ils observent certains rites, parce qu'ils vont aux offices, parce qu'ils disent : Seigneur ! Seigneur ! sans jamais observer le seul commandement qui compte puisqu'il résume tous les autres : l'amour du prochain.

Le Christ compare l'homme qui n'est plus lié à Dieu et qui, par conséquent, ne reçoit plus ses intuitions, à un sarment coupé, séparé de la Vigne, qui ne reçoit plus la sève nourricière : « le sarment ne peut porter de fruit par lui-même s'il ne demeure uni à la vigne. Je suis la vigne et vous êtes les sarments » (Jean XV, 4-5).

La religion chrétienne doit donc nous relier à Dieu par le Christ ; elle a dû être à son maximum de perfection au moment où Jésus venait de quitter ses disciples, ceux-ci étaient alors tout remplis de son Esprit, Ses enseignements étaient encore vivants et le culte, très simple, n'ayant pas eu le temps de subir des changements, était encore tel qu'Il l'avait institué.

Il n'en est plus de même aujourd'hui.

La loi qui régit les individus régit également les masses : un être naît, progresse, puis décline. Une doctrine est enseignée, elle se propage, d'abord très pure, très lumineuse dans son esprit, puis l'habitude, la routine, l'envahissent et l'esprit vivifiant s'éteint peu à peu - la lettre qui tue et l'observance des rites prennent sa place. Même s'il reste une lueur de cet esprit, il passe au second plan.

L'Eglise proclame que sa force est restée entière parce que, depuis deux mille ans, elle a résisté à toutes les attaques dirigées contre elle. Cela est très vrai parce qu'elle ne considère que son organisation cléricale, son administration, qui, en effet, ont résisté ; mais il n'est pas moins vrai qu'elle n'a plus le rôle de gardienne de la moralité, puisque l'athéisme et l'immoralité augmentent tous les jours. Cela est très malheureux et il faut le déplorer, c'était là le plus important.

Ce fait provient de deux choses, ainsi que nous l'avons dit, le sens vrai des enseignements de l'Ecriture n'est pas recherché. Tels qu'ils sont énoncés ces enseignements font sourire et la Religion ne doit pas faire sourire ; cela écarte d'elle une foule d'hommes qui ne demanderaient qu'à croire.

Deuxièmement : le culte rituel a pris la première place alors qu'il ne doit venir qu'en second.

Monseigneur Duchêsne, dans son « Histoire ancienne de l'Eglise »¹ décrit ainsi les Pharisiens : « Ils ne formaient pas une secte particulière, leur nom servait à désigner en général les gens scrupuleux pour le culte de la Loi et non seulement de la Loi mais des *mille pratiques* dont ils l'avaient surchargée en y attribuant autant de valeur qu'aux *préceptes essentiels de la morale* ».

La Religion, aujourd'hui, n'est-elle pas surchargée de mille pratiques dont il n'est pas question dans l'Evangile et la grande majorité des « fidèles » ne s'imaginent-elle pas avoir tout

¹ Tome I – page 13

fait parce qu'elle a assisté aux offices, négligeant, dans la vie de tous les jours, les préceptes d'amour et n'est-ce pas ce déséquilibre qui est cause de tous les désordres sociaux ?

Un confesseur n'oubliera jamais de demander à son pénitent s'il n'a pas manqué la messe, mais lui demande-t-il s'il n'a pas manqué de soulager les souffrances en présence desquelles la vie a pu le placer ?

Le Christ a dit « malheur à vous, Pharisiens, parce que vous payer la dîme de la menthe et de toutes les herbes, mais vous négligez la justice et l'amour de Dieu ; il fallait faire ces choses mais ne pas omettre les autres » (Luc XI, 42). Ce qui veut dire que le culte, qui est utile, ne doit pas faire perdre de vue le précepte d'amour.

Le cérémonial du baptême a été tellement transformé que l'on en arrive à constater que le Christ n'a pas été baptisé : Il n'a été *qu'ondoyé* – on a été obligé de trouver un mot nouveau pour désigner le baptême tel qu'il se pratiquait dans l'Eglise primitive : l'ondoieusement, et ce dernier est considéré aujourd'hui comme un baptême *provisoire* !

« Les disciples se souvinrent qu'il est écrit : « Le zèle de votre maison me dévore » (Jean II, 17).

*

**

Le culte, aux premiers temps du christianisme était très simple. Les documents incontestés qui nous renseignent à ce sujet sont les Evangiles, la Didaché et les écrits de Denys l'Aréopagite.

La Didaché ou « Enseignements des douze Apôtres » a été retrouvée à Constantinople, en 1873, par Monseigneur Bryennios. Elle remonte à la fin du premier siècle puisqu'elle est citée dans l'Epître de Barnabé, cette dernière datant au plus tard du début du deuxième siècle. Elle a donc été écrite, sinon par des apôtres, tout au moins par un disciple très instruit de ce qui concernait la Religion Nouvelle. Elle contient les enseignements de la primitive Eglise sur la morale et sur le culte ; c'est, en quelque sorte, le premier catéchisme qui ait été écrit : il suffisait.

Les écrits de Denys l'Aréopagite sont plus connus. Leur date est contestée ; certains prétendent qu'ils ne seraient pas de Denys, disciple de l'Apôtre Paul, qui a secondé ce dernier dans la fondation de l'Eglise d'Athènes, mais d'un pseudo-Denys qui vécut postérieurement. Il n'y a de cela aucune preuve valable. Une lettre de Denys l'Aréopagite est adressée à Jean l'Evangéliste en exil à Pathmos. Si cette lettre est apocryphe, on se demande quel a pu être l'intérêt de l'auteur en la composant plusieurs siècles après.

Tous ces écrits nous renseignent sur la constitution et les usages de la chrétienté à ses débuts. Ce qui frappe dans leur lecture, c'est la grande place donnée aux principes, au perfectionnement individuel, à l'effort vers une vie irréprochable et la faible place réservée au culte rituel.

Voici le début de la Didaché : « il y a deux chemins : celui de la vie et celui de la mort ; mais il y a une grande différence entre les deux chemins. Voici donc le chemin de la vie : en premier lieu tu aimeras le Dieu qui t'a créé ; en second lieu tu aimeras ton prochain comme toi-même »¹.

Le culte n'est rien s'il ne conduit à un progrès moral : « si nous espérons surtout notre progrès spirituel du culte extérieur, notre ferveur touchera vite à sa fin »².

L'organisation de l'Eglise primitive était basée sur une hiérarchie des disciples alors qu'aujourd'hui il n'est fait entre eux aucune distinction de grade.

¹ Traduction de E. Besson.

² Imit. de J.C. Livre I, Ch. 9

Pour le culte, il y avait ses « ministres » mais pas de chef ; le Christ a interdit aux disciples d'élire un chef : « vous savez que les Princes des nations les dominent et que les grands exercent leur puissance sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur » (Matt. XX, 25-26) et, en effet, le mot « minister » signifie « serviteur ».

Les Evêques « épiscopos » n'avaient qu'un rôle d'observateurs et de conseillers : « épiscopos » signifie « regarder sur », observer. Les diacres secouraient les moins fortunés.

En ce qui concerne les disciples, il y avait trois classes qui n'étaient pas admises à la contemplation des mystères et, encore moins, à la participation à ces derniers. Voici ce que dit Denys l'Aréopagite : « des ministres inférieurs lisent les Très Saintes Ecritures et ensuite ont fait sortir de l'enceinte sacrée les catéchumènes et avec eux les énergumènes et les pénitents ; ceux-là seuls restent qui sont dignes de contempler et de recevoir les Divins Mystères »¹.

Les *catéchumènes* étaient ceux qui, ayant demandé à faire partie des disciples, avaient affirmé vouloir suivre les règles de la vie pure et étaient admis aux enseignements puis à l'Initiation.

Les *énergumènes* avaient déjà reçu un certain degré d'initiation mais ne parvenaient pas à tenir leur promesse de changement de vie, étant toujours en but aux passions matérielles, ne résistant pas aux tentations.

Enfin, les *pénitents* étaient les disciples qui avaient été reçus à la participation aux Mystères, mais qui, retombés accidentellement dans une faute, étaient exclus pour une période déterminée.

Ces trois catégories de disciples n'étaient admises qu'aux premières parties du Mystère : à la purification et à l'instruction, puis les portes étaient fermées derrière eux et des ministres gardaient ces portes : « quand donc on aura exclu du temps et du sacrifice, dont ils sont indignes, ceux qui n'ont pas encore été appelés à la grâce de l'Initiation et ensuite les transfuges de la vertu et ceux qui se laissèrent aller mollement aux frayeurs et aux illusions des démons ennemis, n'ayant pas encore atteint l'efficace et inébranlable vertu de l'état divin par une ferme et constante application aux choses du Ciel, et ceux qui, sortis de la vie de péché en conservent les impures imaginations parce qu'ils n'ont pas encore contracté l'habitude du Saint et Divin Amour, et enfin ceux qui ne sont pas réunis parfaitement à l'Unité et auxquels, pour employer les termes de la Loi, il reste encore quelques tâches, quelques souillures ; après cela, dis-je, les ministres sacrés et les pieux assistants contemplent avec respect le Mystère sacré et dans une commune louange célèbrent le Souverain Auteur et Distributeur de tout Bien, par lequel nous furent accordé ces sacrements salutaires qui opèrent la sainteté et la déification des Initiés »².

On voit que seuls les ministres et les initiés restaient dans le temple pour assister aux Mystères et participer aux sacrements.

L'homme n'attachant de prix qu'à ce qu'il a de la difficulté à acquérir, ces coutumes avaient pour effet de maintenir les disciples dans une haute considération pour la religion.

Ces disciples n'étaient pas admis, comme aujourd'hui, à la suite d'un examen prouvant leur instruction théorique, mais le ministre s'assurait que le postulant appliquait à sa vie quotidienne les préceptes de l'Evangile : « il (le postulant) promet au Hiérarque de veiller désormais sur sa conduite »³ et s'il était exclus, c'est parce qu'il n'avait pas donné la preuve de son changement d'existence, qu'il continuait, par exemple, à manquer à l'amour envers ses frères, à médire d'eux, à leur nuire...

¹ Denys l'Aréopagite – Hiérar. Eccl. Ch. II (les citations que nous donnons de cet auteur sont extraites de la traduction de Mgr Darboy)

² Denys l'Aréopagite – Op. Cit.: Ch. III, 3^o part. 6

³ Denys l'Aréopagite – Op. Cit.: Ch. II, 2^o partie

Le Christ avait dit : « ne donnez pas les choses saintes aux chiens » (Matt. VII, 6). Le fait que l'on ne pouvait assister à la célébration des Mystères qu'après avoir fait preuve d'une certaine sainteté pendant longtemps et le fait que l'on pouvait toujours être rejeté de l'assemblée, maintenaient le respect pour l'Eglise et empêchaient qu'elle ne soit déconsidérée.

En n'admettant pas les disciples aux différents grades sans difficulté, on donnait une valeur à ces grades et l'émulation était entretenue par le désir de les acquérir. Ceux qui avaient été admis étaient maintenus dans la vie sainte par la crainte d'être relégués parmi les pénitents et d'en subir la honte.

On voit quelle importance les ministres de cette Eglise primitive attachaient à la moralité de la vie quotidienne et combien cette dernière passait à leurs yeux, avant le culte rituel.

La Didaché, comme l'Evangile, ne mentionne que deux sacrements : le « baptême » et la « fraction du pain ».

Le baptême était la figure du changement d'existence, de la purification du postulant. Après avoir dépouillé le catéchumène de ses vêtements anciens, figures de son existence passée, les ministres le trempent trois fois dans la piscine (pour les *trois natures* de l'homme : charnelle, animique et spirituelle) puis ils le revêtent d'une robe blanche, signe de son nouvel état¹.

Cette substitution de la robe de lin « pure et d'une blancheur immaculée » aux vêtements souillés, figurant la pureté nouvelle du corps, de l'âme et de l'esprit due au changement de vie du disciple (ce rite existait dans l'Initiation aux Mystères de Memphis et d'Eleusis). A partir de cette date il devait, à tout moment, *vivre l'Evangile* en mettant ses préceptes en actes, ce qui est l'Esprit de la Religion.

Le sacrement de la « fraction du pain », institué par le Christ au moment de la Cène, nous fortifie dans nos efforts de régénération et il est, en même temps une « figure »².

Le Verbe est VIVANT dans le sacrement, avec Sa divinité et par conséquent avec Ses vertus divines, comme Il était vivant avec Sa divinité dans le corps qu'Il a formé pour s'incarner.

Il y a « transsubstantiation » mais cette dernière n'est pas matérielle.

Ce qui donne la vie à l'homme qui mange le pain, ce n'est pas la matière de ce pain : la farine (qui est rejetée par l'intestin), c'est le principe *de vie* contenu dans le blé. Un épi est beaucoup plus lourd que l'unique grain qui lui a donné naissance ; cette augmentation de poids vient de la terre transmuée en blé par la vie. Si nous absorbions cette terre avant qu'elle ne soit devenu blé, nous n'en serions pas nourris, elle serait inutile à notre organisme. C'est donc bien la vie qui anime le grain de blé qui nous donne la vie à nous-mêmes.

Il en est de même pour la vigne.

Lorsque le Christ a béni le pain et le vin, Il a substitué au principe vital du blé et de la vigne Son propre principe vital qui est la Vie Divine.

Il y a donc transsubstantiation mais de la vie et non de la matière comme on le croit généralement.

Transsubstantiation ne veut pas dire : changement d'état de matière ; c'est à tort qu'on attribue au mot « substance » un sens matériel ; ce mot vient de « sub-stare », se tenir en *dessous*. Or ce qui se tient en dessous, caché sous la matière, c'est justement la vie.

Jésus qui avait la prescience de l'erreur commise de nos jours, n'a pas manqué de déclarer : « c'est l'Esprit qui vivifie, *la chair ne sert de rien* » (Jean VI, 64). Immédiatement après avoir enseigné aux hommes qu'Il était le *pain vivant* descendu du Ciel (id. 51) et si Jésus a dit : « ceci est mon corps, ceci est mon sang », c'est qu'après la bénédiction, c'est sa vie, à lui-même, qui rend vivante la matière du pain et du vin.

¹ Denys l'Aréopagite – Op. Cit. Ch. II, 2° part.

² Tout au début du christianisme, c'est dans chaque famille que ce célébrait la « fraction du pain » - Actes II, 46. Elle était faite par le plus ancien de la famille : le « presbyte ».

Déjà le mystérieux sacrificateur Melchisédech avait offert ce pain et ce vin en sacrifice devant Abraham, sacrifice qui fut la préfiguration de celui institué par le Christ (Genèse XIV, 18).

Voici d'après la Didaché, la prière que les premiers chrétiens disaient en commun après la fraction du pain : « nous te rendons grâce Père saint, pour Ton saint Nom que Tu as fait habiter dans nos cœurs et pour la Foi, l'Immortalité que Tu nous as fait connaître par Jésus, Ton Fils, - à nous, Tu as daigné accorder une nourriture et un breuvage spirituels et la vie éternelle par Ton Fils, avant toutes choses, nous Te rendons grâce de ce que Tu es puissant, à Toi la gloire pour l'Eternité »¹.

Le mot *spirituels* est bien dans le texte, il n'est question ni de chair ni de rien de matériel.

Ce sacrement de la « fraction du pain » est encore la figure de la nature du Christ présente dans l'Humanité : « le Christ prit le pain, puis l'ayant béni, le rompit et le distribua... » (Marc XIV, 22)². Le pain qui était un *seul* pain, fut *divisé* après la bénédiction et donné à tous. Ainsi le Christ UN et restant UN se fait multitude afin de vivre en chacun de nous, afin que, n'ayant qu'une seule âme nous soyons un seul corps comme l'humanité avant la chute. « En découvrant et rompant en pièces le pain, jusque là couvert, et formant *un seul tout*, et partageant entre tous le même calice, *Il multiplie* mystérieusement et distribue l'UNITE, et par là s'accomplit le Très Saint Sacrifice »³.

Et c'est ainsi que l'assemblée des disciples, de tous ceux qui font la volonté du Père, doit devenir UNE en participant à la même nature *spirituelle* du Christ : « nous ne sommes tous qu'un seul corps, nous tous qui participons à un même pain » (I Cor. X, 17).

*

* *

La façon dont se déroulaient les sacrifices dans l'antiquité était la même pour toutes les religions, qu'il s'agisse de celle des Egyptiens, à Memphis, des Grecs à Eleusis, des Hébreux à Jérusalem ou autres.

Le rite était divisé en plusieurs parties. Une préparation : purification de l'officiant, des assistants, de l'autel et des victimes. Le sacrifice proprement dit : offrande, consécration, manducation de la victime grillée au feu de l'autel et pour terminer : une action de grâce adressée à la divinité.

La synagogue a ajoutée une instruction verbale avant l'offrande et cette division est encore aujourd'hui celle de la messe.

Dans le rite romain, la purification comprend l'aspersion, l'encensement de l'autel, le confiteor. L'instruction comprend l'Epître, l'Evangile, le Prône, le Credo ; puis viennent : l'offrande (offertoire), la consécration (canon), la manducation (communion) et l'action de grâces, dans le même ordre que dans l'antiquité.

L'instruction était donnée par les disciples qui connaissaient le mieux la doctrine laissée par le Christ ; tous les hommes (à l'exclusion des femmes) avaient le droit de parler dans l'assemblée, ainsi que l'indique l'Apôtre Paul : « lorsque vous vous assemblez tel d'entre vous à un cantique, tel une instruction, tel une révélation, tel un discours en langue, tel une interprétation ; que tout se passe pour l'édification... car vous pouvez prophétiser l'un après l'autre afin que tous soient instruits et exhortés (I Cor. XIV, 26-31).

¹ Didaché, Chap. X

² Le cérémonial indiqué par le Christ pour la Cène est devenu aujourd'hui, celui du « pain béni », distribué quelques fois à la fin de la messe. Pourquoi ce cérémonial très simple, voulu par le Christ, est-il passé au second plan, faisant place à un cérémonial plus compliqué ?

³ Denys l'Aréopagite – Hiéerar. Eccl. Ch. III, 3° partie

Le culte rituel est nécessaire ; il est un parapet qui empêche de tomber dans le fossé mais ils ne faut pas qu'il devienne le but et occupe seul la pensée : il n'est que le signe visible des choses invisibles parce que spirituelles.

« A force de se tendre pour accomplir les cérémonies et les canons extérieurs, on en arrive à leur accorder de plus en plus d'importance... peu à peu le signe prend la place de la réalité »¹.

Le Christ nous enseigne pourtant qu'une seule chose est indispensable pour entrer dans le Royaume, puisque tous ceux, dit-il, qui l'observeront y entreront, et il ne s'agit pas du culte.

« Venez les bénis de Mon Père ; *venez prendre possession du Royaume* qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venu à Moi ». Et Jésus explique : « chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à Moi que vous l'avez fait » (Matt. XXV, 34-41). « Mais à ceux qui ne l'auront pas fait il sera dit : allez loin de Moi, maudits, au feu éternel ».

Il faut déplorer que cet enseignement – le plus important puisqu'il résume toute la doctrine chrétienne – l'Amour en action soit lu à la messe le premier lundi de carême, c'est-à-dire un jour où il n'y a personne, ou presque, pour l'entendre ; les travailleurs, les mères de familles, n'ont pas le temps d'aller à la messe en semaine. Ce passage devrait être souvent lu et commenté.

En sélectionnant les versets de l'Évangile devant être lus aux offices, on n'a gardé que la moitié, à peu près, de l'ensemble, l'autre moitié des enseignements du Christ n'est jamais lue.

¹ Sédir « Le Royaume de Dieu »

CHAPITRE IX

LE MIRACLE DE CANA

L'humanité aurait été à jamais séparée de Dieu, a jamais livrée au désordre et, par conséquent à la souffrance, si le Christ n'avait jeté un pont sur le fossé creusé par l'homme entre Dieu et Lui afin qu'il puisse le franchir. C'est pourquoi le Christ a dit : « Je suis la *Voie*, la *Vérité* et la *Vie*, nul ne vient au Père que par Moi » (Jean XIV, 6).

Le Christ est la *Voie* par laquelle nous sommes reliés au Père, la *Vérité* qui nous guide sur la route et la *Vie* qui nous donne la force de marcher.

A la fois Dieu et homme, le Christ pouvait seul refaire la liaison entre l'homme et Dieu ; Il l'a accompli par le sacrifice de Son incarnation et il agit très profondément en nous car il transmue notre nature.

Le premier miracle accompli par Jésus à Cana (Jean II, 1 à 11) est la figure de cette action. Le Christ a changé l'eau en vin comme il change la nature matérielle de l'homme en nature spirituelle. L'eau est inerte, elle est la figure de la plasticité de la matière ; le vin, sous l'action du ferment devient vivant, il est la figure de l'Esprit.

Le blé et la vigne ont été choisis pour le sacrifice de la Cène. Le blé, image de l'homme, s'élève de la terre au ciel – la grappe, pendant au cep est l'image de l'Esprit qui s'incline à la rencontre de l'homme.

*

**

L'arbre a ses racines dans la *terre*, ses feuilles dans l'*atmosphère* ; il pompe, par l'intermédiaire de l'*eau*, les sucs du sol ; la sève ainsi formée transporte des produits de la terre jusqu'aux branches où les gaz de l'*air* et le *feu* du soleil les transmutent en feuilles, en fleurs et en fruits, matières plus subtiles, plus évoluées que l'humus. Les quatre éléments ont pris part à cette transmutation : la terre, l'eau, l'air et le feu.

Mais la feuille du chêne, dont le gland n'est pas comestible, peut être emportée par le vent pour se *décomposer* au pied d'un pommier et devenir un fruit.

Que celui qui a des oreilles pour entendre... comprenne.

La plante est saine lorsqu'il y a équilibre entre la vie qui lui vient de la terre par ses racines et la vie qui lui vient du soleil et de l'air.

Le même équilibre doit exister dans l'homme mais l'arbre accomplit mieux que l'homme sa mission, car il accepte les rayons du soleil qui transmutent sa matière et il ouvre généreusement sa fleur alors que l'homme, s'il vit toujours par la terre, n'accepte plus de recevoir les rayons du soleil spirituel qui opéraient la mutation de sa nature. Il lui faut la souffrance qui peu à peu désagrège le rocher qu'est devenu son cœur.

A ceux qui lui demandent : « Qui donc peut-être sauvé ? » le Christ répond : « Les choses qui sont impossibles à l'homme sont possibles à Dieu » (Luc XVIII, 27). Dieu appelle tous les hommes mais tous ne répondent pas à cet appel, « il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus » (Matt. XXII, 14) ; à ceux qui répondent le Christ donne le « pain de vie », descendant du Ciel pour donner cette vie au monde (Jean VI, 33).

Si nous ne retrouvons pas notre perfection primitive, ce que l'Évangile exprime par la *nouvelle naissance*, nous ne pouvons être réintégrés dans le monde pour lequel nous avons été créés : « Si vous ne naissez de nouveau, vous ne pouvez voir le Royaume de Dieu » (Jean III, 3). « Le Christ a été mis à mort selon la chair, mais rendu à la vie selon l'Esprit » (I Pierre III, 1). Ainsi doit-il en être de nous-mêmes : pour pouvoir vivre selon l'Esprit, nous devons mourir *volontairement* selon la chair, c'est-à-dire nous sacrifier.

Un sacrifice est la substitution d'un être à un autre dans un but déterminé.

Dans l'antiquité, et en dernier lieu chez les Hébreux, un animal était sacrifié, pour que son âme, se substituant à celle de l'officiant et à celle du peuple associé au sacrifice, aille porter à la divinité, les prières, les demandes de la foule.

Plus simplement, la personne qui prend sur ses loisirs pour faire la lecture à un aveugle, se substitue à lui pour lire, elle se sacrifie.

L'enfant qui fait le devoir que son frère a négligé de faire afin que ce dernier ne soit pas puni, se sacrifie en se substituant à lui.

Quand ces sacrifices sont acceptés et désirés sans la moindre recherche de satisfaction personnelle, ils ont des conséquences spirituelles insoupçonnées.

« Lorsque l'occasion de se priver de quelque chose se présente, le disciple offre à Dieu cette privation. Ensuite, il se dédouble, si je puis dire ; il s'érige en sacrificateur et immole la petite partie de son moi qui souffre de cette privation ; enfin, l'énergie déployée pour accomplir cette privation, s'ajoute à l'énergie libérée par le renoncement et Dieu les emploie comme il lui plaît, soit aux fins que le disciple a en vue, soit au bénéfice du disciple »¹.

Le Christ s'est substitué à l'humanité pour le paiement de ses fautes. Il les a prises sur Lui et a payé pour tous par Son sacrifice. La culpabilité de cette humanité était telle qu'il lui était impossible de l'effacer elle-même : il fallait une victime innocente, c'est-à-dire un être n'ayant rien à payer pour lui-même.

Le sacrifice d'un coupable efface ses propres fautes. Le Christ, innocent, ne pouvait en se sacrifiant que payer pour d'autres et seul le sacrifice d'un Dieu pouvait être assez grand pour effacer la dette *ancienne* de toute l'humanité. Mais nous commettons de nouvelles fautes, nous ne pourrions arriver à nous libérer si Dieu ne nous remettait pas une grande partie de nos dettes : Il nous pardonne toujours plus que nous ne payons par nos petits sacrifices personnels : « La justice, en Dieu, est toujours vaincue par son Amour »². La miséricorde divine indemnise la justice mais notre bonne volonté dans le sacrifice personnel est nécessaire.

*

* *

Tout sacrifice nécessite un autel, un officiant, une victime et un feu qui, consumant la victime, sublimise ses éléments matériels.

Dans le sacrifice que nous pouvons offrir quotidiennement, le corps est l'autel, le « vieil homme » est la victime, le cœur est l'officiant et le feu est l'amour qui sublimise car le sacrifice serait nul s'il était entaché de désir personnel et accompli uniquement pour la joie de nous sentir plus parfait, ce serait une forme de l'orgueil ; nous ne devons avoir en vue que la joie éprouvée par le Christ, nous voyant agir par amour pour Lui.

« Si nous sommes entés sur Lui (greffés sur le Christ) par la ressemblance de Sa mort, nous le serons par celle de Sa résurrection car notre « vieil homme » est crucifié en Lui... Si nous mourrons avec Lui, nous ressusciterons avec Lui » (Rom. VI, 5-8).

¹ Sédir, « Le Royaume de Dieu »

² Sédir, op. cit.

La souffrance sublimise la chair sacrifiée et ce sont ces cellules sublimisées qui se grouperont autour de l'étincelle déposée par Dieu en nous : l'Esprit, pour former notre corps de résurrection et ce « corps glorieux » sera d'autant plus parfait que ces cellules régénérées seront plus nombreuses.

Qui peut soupçonner la splendeur de ce corps spirituel fait de tous nos éléments sanctifiés par la souffrance volontaire et désintéressée, de tous ces atomes lumineux devenus rayonnants par le sacrifice de chaque jour pour le bien de nos semblables.

Ce merveilleux avenir est le nôtre si nous le voulons ; si nous laissons le Christ accomplir en nous le miracle de Cana, nous redeviendrons des Hommes-Esprit. Nous n'avons pour cela qu'à obéir. « Celui qui m'aime gardera Ma parole, Mon Père l'aimera, Nous viendrons à Lui et nous ferons en lui notre demeure » (Jean XIV, 23).

« Nous les *vivants*, nous irons à la rencontre du Seigneur et ainsi nous serons toujours avec Lui » (Thess. IV, 17).

C'est, en effet, à ce moment que nous serons des « vivants ». Nous commettons l'erreur de croire que la vie sur terre est la seule réelle, la seule active et ceux qui croient à la survivance de l'âme, imaginent la vie dans l'au-delà comme une sorte d'extase oisive, de béatitude nonchalante. « Dieu est acte pur » a dit un théologien, l'inactivité ne peut donc être de ce monde, à aucun degré de la création.

Le Christ dit à celui qui a fait fructifier les pièces d'argent qui lui ont été confiées : « C'est bien, bon serviteur, je t'établirai sur dix villes » (Luc XIX, 17). Celui qui incombera le gouvernement de dix villes du Royaume ne devra pas être inactif.

L'appel à cette vie merveilleuse et grandiose nous parvient par les moyens les plus divers : une phrase qui nous tombe sous les yeux, un mot d'un ami ou d'un passant, une intuition du cœur...

Nous sommes appelés, comme Zachée alors qu'il était monté sur le sycomore afin de voir Jésus au milieu de la foule (Luc XIX, 5-19). A cause de l'élan de son cœur, Jésus lui dit : « Descends vite car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison » et le Maître dit en entrant : « Le salut est venu aujourd'hui pour cette maison... car le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ».

Mais Zachée avait eu le désir de voir le Maître. Dieu ne nous contraint jamais, Il veut que nous nous donnions en toute liberté. Ainsi, en souffrant avec patience, le Christ attend le repentir de tous et de Lucifer lui-même.

Tous les hommes ont la possibilité de revenir comme l'enfant prodigue et il y aura plus de joie dans le Ciel pour un pêcheur qui se repent que pour quatre vingt dix neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir (Luc XV, 7 et 11-32).

Pour Dieu, il n'y a que deux peuples ; celui qui fait Sa volonté et celui qui se détourne de Lui : le froment et la paille, car le Christ « a Son van dans la main et il rassemblera le froment dans Son grenier » (Luc III, 17).

La paille, c'est ceux « qui ont le plus aimé la gloire des hommes que la gloire de Dieu » (Jean XII, 43). Or, un chef est glorifié lorsqu'un très grand nombre d'hommes, reconnaissant sa sagesse et son autorité, se déclarent ses sujets et viennent se placer d'eux-mêmes, en toute liberté, sous ses lois.

C'est ce qui est indiqué par les premières phrases du Pater : « Que votre Nom soit sanctifié, que votre Règne arrive, que Votre volonté soit faite sur la Terre comme elle l'est dans les Cieux ». Le Règne de Dieu sera arrivé et Son Nom sera sanctifié lorsque tous les hommes seront venus se placer sous Son autorité pour faire Sa volonté.

CHAPITRE X

LE VIE DU CHRIST, MODELE DE LA VIE HUMAINE

Le Christ demande à ceux qui, en toute liberté, sont venus se placer sous Sa loi, de devenir parfaits, comme le Père Céleste (Matt. V, 48). Le meilleur moyen d'y parvenir est de réaliser à nos côtés la présence d'un modèle, d'un idéal, d'avoir les yeux fixés sur lui et de nous demander, dans toutes les circonstances où nous nous trouvons, comment il aurait agi.

L'idéal le plus beau, le plus pur que nous puissions trouver est le Christ et si nous nous efforçons d'imiter Sa vie, nous pourrions nous approcher de la perfection.

« Il convie le genre humain à la participation de Son essence et de Ses propres richesses, pourvu cependant que nous nous unissions à Lui en nous appliquant à imiter Sa vie divine ; car ainsi, nous serons véritablement associés à la Divinité et nous partagerons ses biens »¹.

Le Christ venu pour arracher l'homme au monde matériel dans lequel il est englué, pour le libérer de sa prison de chair, à vécu les événements de Sa vie dans un ordre qui correspond à la suite des efforts que nous devons accomplir.

C'est donc en étudiant la vie du Christ, en ayant l'esprit appliqué à L'imiter que nous marchons vers la réintégration. Tous les épisodes de la vie de Jésus doivent être vécus par le disciple.

Le temps de l'Avent se rapporte à l'attente de la venue du Christ, à l'espoir. C'est Jean-Baptiste, le Précurseur qui a préparé la venue du Christ.

Le Précurseur

Cette préparation à la venue du Réparateur, à Son action dans l'humanité perdue, est annoncée par Jean-Baptiste : « Je suis la voie qui crie dans le désert : aplanissez les chemins du Seigneur, faites pénitence car le Royaume de Dieu est proche... Je l'ai vu et j'ai rendu témoignage qu'Il est Fils de Dieu » (Jean I, 23-24).

Tout ceci se passe en nous-mêmes comme sur les rives du Jourdain. C'est dans notre âme, alors qu'elle est devenue un désert, que le Précurseur crie. Il arrive à un moment de notre vie où la souffrance, les désillusions et le dégoût nous accablent ; alors une intuition se développe en nous, nous *sentons* que la vie sur terre avec ses jouissances matérielles et ses douleurs ne peut être la vie véritable et qu'il y en a une autre.

C'est le signe certain qu'en nous, au fond de notre cœur le Royaume des Cieux est proche, c'est l'appel du Christ. Si nous ne répondons pas et si nous ne nous donnons pas en entier, nous retardons notre évolution ; un second appel se produira sûrement car le Christ ne se lasse jamais – mais quand ? (de temps à autre se produit dans le monde un jugement qui correspond aux grands cataclysmes sociaux – c'est une sélection – à ces époques de guerre et de révolution, le Christ « a son van dans la main ». Les êtres qui sont prêts passent au stade supérieur, les autres sont remis au creuset pour une nouvelle expérience).

Si nous répondons à l'appel par un acte de notre volonté libre, l'intuition se précise ; c'est le Précurseur qui nous crie ce qu'il faut faire : « Faites pénitence ». Nous devons aplanir les

¹ Denys l'Aréopagyte « Hiéerar. Eccl. Ch. III, 3^o part.

sentiers par lesquels le Christ va venir en nous et Il ne viendra que si nous sommes libérés de l'amour du Moi : « Si l'homme devient un néant, pour les créatures et pour lui-même, Dieu s'y verse » dit Maître Eckhart.

Nous recevons alors le premier baptême, symbole de cette purification et qui prépare le baptême de Feu et d'Esprit (Matt. III, 11).

Le baptême donné au nouveau-né est nul s'il n'est ratifié par l'homme à l'âge adulte.

L'Évangile ne dit pas : « Quiconque sera baptisé sera sauvé » mais « quiconque *croira* et sera baptisé sera sauvé et quiconque ne *croira pas* sera condamné » (Marc XVI, 16). C'est donc la foi qui est le fondement du baptême et l'enfant nouveau-né ne peut croire (les parrains et marraines sont d'institutions purement humaine, il n'en est pas question dans l'Évangile).

D'ailleurs, le Christ dont la vie doit être prise en exemple, n'a reçu le baptême d'eau qu'à l'âge adulte. Enfant il a été « présenté au Temple » et, en fait, le baptême du nouveau-né, sans Foi, se réduit à une cérémonie semblable.

Le baptême doit être *désiré* par le disciple ; Dieu veut que nous nous donnions à Lui d'un élan de notre cœur libre.

Les Noces spirituelles ne se feront que lorsque l'Épouse sera semblable à l'Époux et cette union est celle de l'Esprit et de l'âme, union qui existait avant la chute.

Jésus nous dit : « En vérité, si quelqu'un ne *renaît* de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » (Jean III, 5).

Et Jésus nous enseigne encore qu'il n'y a qu'un seul péché mortel : le péché contre l'Esprit. « Il y a *un* péché qui va à la mort (Jean I, 16) – Je vous le dis, toutes sortes de péchés seront pardonnés aux hommes, mais le péché contre l'Esprit ne leur sera pas pardonné » (Matt. XII, 31 – Marc XIII, 28 – Luc XII, 10).

Jean baptisait sur les bords du Jourdain.

Souvenons-nous que le Jourdain formait la frontière de la Terre promise. Moïse conduisit son peuple jusqu'à ce qu'il fut en vue de cette terre, mais là il reçut l'ordre de passer ses pouvoirs à Josué et de ne pas entrer lui-même (Deut. III, 27-28).

Cela signifie que l'ancienne Loi – comme toutes les Religions avant la venue du Christ – ont préparé l'âme au passage de la vie matérielle à la vie de l'Esprit. Seul le Christ opère ce passage car Il est la *voie*, et Jean, le Précurseur, y prépare par le baptême et la pénitence sur les bords du fleuve que l'homme doit traverser pour entrer dans la Terre promise (ce symbole de l'eau à traverser pour arriver à l'Initiation existait déjà dans les Mystères d'Eleusis).

Or, Jean marche dans la vertu et l'esprit d'Elie (Luc I, 17), de cet Elie qui doit venir afin de rétablir toutes choses (Matt. XVII, 19). La pénitence prépare la mort du Moi et rend possible le développement en nous de la plante spirituelle ; n'oublions pas que la graine ne peut porter de fruit que si elle a consenti à mourir (Jean XII, 24).

C'est donc Jean qui, dans la vertu et l'esprit d'Elie (El-ie veut dire Seigneur-Dieu) fait passer, par la pénitence, l'âme dans la Terre promise, il prépare les voies de l'Esprit, c'est là l'initiation Divine¹.

La pénitence est l'un des premiers enseignements donnés par le Christ (Matt. IV, 17 – Marc I, 15) ; elle a pour but la purification du cœur, la lutte contre l'amour du moi.

Toutes les passions humaines, tous les vices, ont pour origine la « possessivité », le besoin d'avoir à soi un objet, un être, l'estime des autres. L'orgueil n'est pas autre chose que cet amour de nous-mêmes qui nous pousse à vouloir l'admiration des hommes. La colère est la réaction contre un désir de possession non-satisfait, contre une humiliation.

¹ Initiation vient de « Initium » : commencement – contrairement à la croyance générale, un « initié » est donc celui qui commence l'évolution spirituelle.

Tous les vices sont en nous-mêmes : « C'est ce qui sort de l'homme (et qui, par conséquent, est en lui) qui souille l'homme » (Matt. XV, 10 – Marc VII, 15).

*

**

Jean-Baptiste rend témoignage que Jésus est le messie, Fils de Dieu, afin que nous croyons à Sa divinité, ce qui est le dogme unique. La Foi est le fondement de la régénération de l'homme et de sa réintégration.

La croyance, l'assentiment purement cérébral à une vérité qui nous est proposée n'est pas la Foi ; cette vérité doit être *réalisée* en nous par le cœur. La Foi ne se développe qu'à la rencontre de deux courants d'amour : celui qui descend du Verbe jusqu'à nous et celui qui monte de notre cœur vers lui. La *Foi* qui est la confiance née de *l'Amour* (charité) ; l'une ne va pas sans l'autre et ils donnent *l'Espérance*.

Ceux qui ne veulent croire que ce qu'ils voient ne peuvent rien voir, ils sont aveugles par l'importance qu'ils se donnent et sont incurables. Le Christ ne guérit que ceux qui croient : « Ta foi t'a sauvé » dit-il – « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (Jean XX, 29).

Mais il faut la foi *agissante*. Ceux qui prétendent être sauvés par la foi seule sont dans l'erreur : « Le Royaume de Dieu ne consiste pas en paroles mais en œuvres » (I Cor. IV, 20). Il faut donc la foi *et les œuvres*. « La foi sans les œuvres est morte » (Jacques II, 26). L'action doit s'exercer sur nous-mêmes pour nous débarrasser de nos passions, de nos vices, et envers les autres afin de « leur faire ce que nous voudrions qu'il nous soit fait ». Souvenons-nous de la parabole du bon Samaritain.

« Le Royaume des Cieux est forcé, se sont les *violents* qui le ravissent » (Matt. XI, 12).
Violence est synonyme d'ardeur dans l'action.

*

**

Annonciation

Le Précurseur est né d'une femme âgée, stérile jusqu'à la vieillesse ; elle figure l'ancien monde, l'ancienne loi qui n'était que promesse. Le Christ qui vient d'ouvrir l'ère des nouveaux temps, de la loi nouvelle, productive, naît d'une femme jeune et vierge.

La Vierge est l'image de l'âme humaine dans sa pureté primitive, c'est à cet état que notre âme doit revenir pour que le Christ puisse naître en nous. Le Christ conçu par la Vierge sous l'action de l'Esprit, annonce la possibilité de cette même action en nous¹.

L'âme humaine a commis le grand adultère : Epouse de l'Esprit elle s'est unie à la matière ; elle doit redevenir pure comme Marie pour que l'Epoux puisse s'unir à elle de nouveau.

« Adultère ! ne savez-vous pas que l'amitié du monde est l'inimitié contre Dieu... c'est jusqu'à la jalousie que vous aimez l'Esprit qu'il a mis en vous » (Jacques IV, 4).

Le cœur pur est celui qui fait abnégation complète de lui-même pour ne plus faire que la volonté de Dieu. Marie répond à l'Ange annonciateur : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon Sa volonté » (Luc I, 38). C'est la soumission complète de notre volonté à la volonté divine. Notre âme, pour être pure doit revenir à l'obéissance dans l'humilité. « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans Mon amour » (Jean XV, 10).

C'est par orgueil que l'homme s'est délié de Dieu, c'est par l'humilité, son contraire, qu'il peut se relier à Lui.

¹ « L'Immaculée Conception » ne concerne pas, comme beaucoup le croient, la conception du Christ par une Vierge, la parthénogenèse, mais la création de la Vierge elle-même qui, crée avant l'humanité, créature céleste et non terrestre, n'était pas, comme nous, en Adam et par conséquent n'a pu commettre la faute de tous, le péché originel.

L'humilité donne tous les pouvoirs, car « l'homme ne peut concevoir aucune chose si elle ne lui est donnée du Ciel » (Jean III, 27). Or, Dieu ne donne qu'à ceux qui ont conscience de leur faiblesse, c'est-à-dire aux humbles. Les orgueilleux qui s'imaginent être sages et puissants à tenir d'eux seuls ces qualités, sont livrés à eux-mêmes et ne reçoivent aucune aide d'en haut. Au lieu d'être les maîtres, ils sont esclaves de leur propre nature.

« Les Juifs n'ont point recherché la justice par la Foi, mais par leurs œuvres seules et ils se sont brisés sur la pierre d'achoppement » (Rom. IX, 32). Il faut entendre par là que les Juifs ne se sont fiés qu'à leur propre raison ; ne recevant pas la lumière intérieure, ils n'ont pas su reconnaître en Jésus le Messie qu'ils attendaient et se sont perdus.

« Celui qui se fera humble comme un petit enfant sera le plus grand dans le Royaume (Matt. XVIII, 4). Mais l'humilité doit s'ignorer, car celui qui se croit humble fait preuve d'orgueil en se croyant tel. C'est l'enseignement de la parabole du Pharisien et du Publicain (Luc XVIII, 10). L'humilité ne peut être acquise par nous-mêmes sans l'aide du ciel.

*

* *

Naissance

« Je vous le dis en vérité, si vous ne changez de façon à redevenir enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume » (Matt. XVIII, 3).

Bethléem (en hébreu : maison du pain) est le point de rencontre de deux courants : un courant descendant par Dieu-enfant et un courant ascendant par l'homme redevenu enfant.

« La nouvelle naissance suit la mort du vieil homme, crucifié en Christ » (Rom. VI, 6).

Nous sommes nés de la chair, mais il nous faut naître à nouveau de l'Esprit, c'est ce qu'enseigne Jésus à Nicodème qui, docteur de la Loi pourtant, ignorait ces choses : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit, ne t'étonne donc pas si je t'ai dit : il faut que vous naissiez de nouveau » (Jean III, 6-7).

Naître de nouveau, redevenir petit enfant, c'est, pour nous adultes, acquérir les qualités qui caractérisent l'enfance : la simplicité de cœur, la confiance, la spontanéité.

L'enfant a toute confiance dans son père ; se demande-t-il le matin comment il fera pour se nourrir et s'habiller ? Il n'y pense pas car il ne doute jamais que ses parents y pourvoiront et il compte sur eux. C'est l'état d'esprit dans lequel doit être le disciple : il doit travailler en simplicité et en confiance à faire la volonté du Père : « Cherchez le Royaume des Cieux et le reste vous sera donné par surcroît » (Matt. VI, 33) – « Si vous demeurez en Moi et que Mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez et il vous sera fait » (Jean XV, 7).

L'amour de l'enfant est spontané, quand il tend les bras vers sa mère, il obéit à un élan de son cœur, sans le moindre calcul. Ainsi doit-il en être dans notre amour pour Dieu et pour les hommes.

Cette confiance qui doit devenir instinctive, ne va pas sans la simplicité de cœur : l'enfant sait qu'il ne sait rien, il le prouve par toutes les questions qu'il pose. Ce qui nous empêche, nous adultes, de nous assimiler la vérité est la conviction que nous savons tout et que nous ne pouvons nous tromper. On ne peut ajouter une goutte d'eau à un vase plein jusqu'au bord, l'eau ajoutée coule en dehors ; pour que l'homme puisse recevoir les intuitions que Dieu ne demande qu'à lui prodiguer, il faut d'abord qu'il se vide de tout ce qu'il croit savoir, qu'il ouvre son cœur pour écouter car c'est au cœur que l'Esprit parle.

Quand cesserons-nous d'être des cérébraux ? Les élucubrations du cerveau ont fait un mal énorme ; pour quelques vérités qui ont été transmises, que d'erreurs ont été répandues ! Combien vaines et inutiles ont été les disputes scolastiques au Moyen-Age ; elles ont fait de la religion de

Jésus, fondée sur l'amour, une religion intellectuelle fondée sur le dogme et sur le culte. Nous avons oublié que si nous avons un cerveau, nous avons un cœur ; centre affectif, il s'est atrophié pendant que l'intellect s'hypertrophiait, pendant que nous perdions tout contact avec la nature. Nous ne savons plus écouter le silence.

L'intellect n'est qu'un instrument au service de l'homme, c'est une de ses facultés, tout comme la mémoire ou la sensibilité, et l'homme en a fait un Dieu.

La vérité est Une, elle est simple et ne se fera pas connaître aux cerveaux discoureurs et coupeurs de cheveux en quatre. Le seul moyen de recevoir la *Vérité* est de suivre la *Voie*, la *Vie* du Christ ; elle s'impose alors au *cœur* de l'homme avec une autorité telle que le doute devient impossible, le cœur sent que cet enseignement lui est donné directement par l'Esprit. Mais seuls reçoivent ces intuitions ceux qui, comme les petits enfants, savent qu'ils ne savent rien, ceux qui font le bonheur autour d'eux et qui ont aboli leur volonté propre pour faire la volonté du Père.

*

* *

Les Mages et les Bergers

Lorsque l'Esprit du Christ habite en nous, lorsque nous avons accepté de Le suivre et de porter notre croix, nous voyons apparaître en nous l'étoile brillante, la lumière intérieure qui nous conduira.

Les Mages étaient, dans l'antiquité, les savants ; ils représentent ici la science humaine qui doit s'incliner devant l'Esprit qui donne la science cachée, la science céleste.

L'or, que l'un d'eux apporte en présent, le métal noble, est le symbole de la Royauté ; l'encens, dont le parfum s'élève sous l'action du feu, représente la prière qui s'élève à Dieu par le feu de l'amour ; enfin la myrrhe, le baume qui purifie, figure la purification de l'âme par la souffrance et le sacrifice.

Cette triple offrande signifie que nos rois : notre volonté propre, notre vaine science, notre égoïsme, qui nous gouvernaient jusque là, doivent abdiquer devant le Christ, devant l'Enfant-Dieu qui va gouverner notre cœur.

Les Bergers, à côté des Mages, représentent les simples, ceux qui n'ont pas perdus la simplicité de l'enfance, leur cœur n'est pas étouffé par un cerveau hypertrophié et ils savent conduire leur troupeau, les facultés de l'âme.

Remarquons que les Bergers ne sont pas guidés par une étoile mais avertis directement par des envoyés du Ciel, du Royaume de l'Esprit ; ces simples qui vivent au sein de la nature étaient près de la crèche et n'ont eu que quelques pas à faire pour trouver le Christ, alors que les « savants » ont eu à parcourir, en suivant l'Etoile, la longue route que doit suivre le cérébral, pour reconquérir la simplicité.

Est-ce à dire que nous ne devons tenir aucun compte de l'intelligence ? Certainement non, elle est un don de Dieu comme toutes nos facultés, nous devons la cultiver et l'utiliser mais ne pas en faire un dieu et en tirer orgueil.

*

* *

La fuite en Egypte

Hérode personnifie la foule des ennemis de la Loi nouvelle, et par conséquent, de Jésus qui est venu la promulguer (Hérode signifie : dragon).

C'est l'adversaire en nous, le vieil homme qui s'oppose à la venue de l'Esprit, à la naissance de l'homme nouveau. Pour cela, il n'hésite pas à s'attaquer aux innocents, c'est-à-dire à nos pouvoirs, à nos facultés ; ces derniers prennent une part active à notre régénération mais elles ne sont nullement responsables de la faute commise par nous : c'est notre volonté libre qui est fautive.

Un Ange donne à Joseph l'ordre d'éloigner Jésus afin de soustraire la faiblesse de l'enfant à l'action adverse.

Lorsque nous sommes trop faibles pour résister à l'attaque, la fuite est, en effet, le seul moyen de nous préserver de la chute. Il nous faut refuser la lutte, chercher une diversion dans la prière et le travail jusqu'à ce que nous soyons en mesure d'accepter le combat qui nous fortifiera davantage et nous fera progresser.

Encore faut-il qu'en acceptant la lutte, nous restions très humble ; nous avons toujours besoin d'aide et les orgueilleux qui croient ne devoir leur force qu'eux-mêmes, ne reçoivent jamais l'aide nécessaire.

*

* *

L'enfance

Jésus enfant, a commencé par se soumettre. Lui, le Maître de toute loi, s'est soumis aux exigences de la Loi, il en a accepté toutes les rigueurs.

Afin de venir nous reprendre, nous élever au-dessus du milieu dans lequel nous sommes tombés, Il a consenti à revêtir ce corps lourd, épais, souffrant et mortel que nous ne devons, nous, qu'à notre désertion. Comme s'Il avait Lui-même commis la faute, Il s'est incarné.

« C'est Lui qui dans les jours de Sa chair... a appris, tout Fils qu'Il est, par Ses propres souffrances, ce que c'est qu'obéir et maintenant que le voilà au terme, Il sauve à jamais tous ceux qui Lui obéissent » (Héb. 7).

Si insensé que cela paraisse, c'est l'obéissance qui nous rend libres.

C'est en étudiant les lois de la nature et en s'y soumettant que l'homme met cette nature à son service. C'est en obéissant aux Lois de la pesanteur, de la dilatation, de l'attraction et de la répulsion magnétique, que l'ingénieur arrive à les utiliser et non en s'y opposant.

C'est également en nous soumettant aux lois divines que nous cessons d'être les esclaves de nos passions et de nos vices et que, par conséquent, nous devenons des hommes libres. « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque se livre au péché est esclave du péché... si donc, le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libre » (Jean VIII, 34-36).

Les épreuves auxquels nous sommes soumis sont des dettes que nous avons contractées ; nous nous en libérerons donc en les acceptant. Si, au contraire, nous nous révoltons, nous ne faisons que retarder l'échéance, et du même coup, nous retardons notre libération.

L'obéissance qui vraiment nous rend libres, consiste à accomplir le travail que Dieu nous donne au moment où il se présente, à accepter les peines et les joies avec la même gratitude.

Puisque c'est nous-mêmes qui avons créé notre destinée, c'est justement cette destinée créée par nous : notre vie, qui nous apportera l'occasion, non seulement de réparer les torts causés mais encore de supprimer en nous la mauvaise tendance qui nous fait mal agir.

Le chemin tracé dès notre naissance étant le meilleur pour nous, il n'y a pas à en chercher un autre : « Que chacun demeure en la vocation où il a été appelé » (I Cor. VII, 20). Essayer de faire le travail dévolu à d'autres est inutile car nous n'avons pas tous les mêmes aptitudes ; celles qui nous sont données sont celles qui conviennent pour le travail particulier qui nous sera attribué. « Nous avons dans un même corps plusieurs organes et tous n'ont pas la même fonction » (Rom. XII, 4). Il en est de même dans l'humanité. L'important est de faire aussi bien

que possible le travail demandé à la place assignée. Dieu dirige la vie de ceux qui Lui obéissent : « Voici, j'envoie un Ange devant toi afin qu'il te garde sur le chemin et qu'il t'introduise dans le lieu que je t'ai préparé. Ecoute-le » (Exode XXIII, 20).

Cette obéissance totale nécessite une très grande patience ; le travail quotidien est souvent si monotone et si fastidieux que son accomplissement demande un véritable sacrifice. Il faut que ce sacrifice soit réellement accompli par amour, c'est-à-dire pour le bien de ceux qui nous entourent et non en vue de l'acquisition de biens personnels.

En effet, si nous travaillons dans un esprit de lucre, tout effort ne produira que des richesses matérielles qui peuvent s'évanouir, le salaire sera passager alors que si nous travaillons par amour, il est éternel. « Ne vous amassez pas des trésors sur terre où la rouille et les vers rongent, où les voleurs percent les murs et dérobent, mais amassez-vous des trésors dans le Ciel » (Matt. VI, 19).

*

* *

Le désert et les tentations

Immédiatement après avoir été baptisé et avant de commencer sa vie d'enseignement par la parole et par l'exemple, le Christ se retire au désert afin de préparer Sa mission.

Nous pouvons nous retirer au désert sans, pour cela, faire un voyage. Nous pouvons créer en nous-mêmes le désert.

Noé s'est retiré dans l'arche avec les animaux pour échapper au cataclysme. Nous pouvons nous retirer au plus profond de notre conscience et grouper nos facultés, nos lumières éparses, nos puissances psychiques et mentales pour les soustraire aux influences extérieures, les examiner et les redresser.

Après des heures de voyage, nous sommes heureux de nous débarrasser de la poussière et de nous revêtir de linge et de vêtements nets ; nous éprouverons la même joie à nettoyer notre centre effectif, à faire le point, à mettre de l'ordre dans nos pensées et dans nos sentiments : le chemin, devant nous, semblera déblayé et plus clair.

Le Christ a subi, au désert, *trois* tentations – ces tentations résument toutes celles qu'un homme peut avoir à combattre.

La première a trait au doute. « Dites à ces pierres qu'elles deviennent du pain » (Matt. IV, 3). L'adversaire cherche à nous faire douter de la bonté du Père qui nous a promis que tout serait donné à ceux qui recherchent le Royaume, c'est-à-dire à ceux qui font Sa volonté. Il cherche à créer en nous l'inquiétude du lendemain et à nous faire perdre confiance ; c'est une des tentations les plus fréquentes que nous ayons à supporter.

Le Christ répond : « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Deut. VIII, 3). Cette sentence contient un secret très profond. Comment une parole peut-elle être une nourriture ? L'explication pourra en être donnée à ceux qui méditeront ce verset de Jean : « Toutes choses ont été faites par Lui » (Jean I, 3). Lui, c'est le Verbe, la *Parole*. Or, qu'est-ce qu'une parole ? Une pensée manifestée, rendue sensible. Le Verbe est Dieu manifesté au monde.

La deuxième tentation s'adresse à la cupidité du Moi, au désir de posséder. Satan promet au Christ tous les Royaumes du monde s'il l'adore. Il nous promet à nous-mêmes la possession de tout ce que nous convoitons, si nous nous engageons à le servir. Satan est, en effet, le Prince de ce monde, le détenteur de tous les biens *terrestres* et il peut les offrir ; il excite l'ambition de l'homme, son désir de possession ; il fait luire à ses yeux tout le bien-être qu'il retirera de la possession des richesses terrestres.

Il réussit malheureusement, car nous voyons que le monde n'a guère qu'un Dieu : l'argent. Partout le Veau d'Or est adoré ; c'est pour la possession des biens terrestres que se commettent les crimes.

Mais le Christ nous enseigne la réponse que nous devons faire : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et le servira, seul » (Deut. X, 20). Servir Dieu, c'est aimer son prochain et le secourir.

La troisième tentation a trait à l'orgueil. Satan dit à Jésus qu'il a conduit au sommet du Temple : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez vous en bas, car il est écrit que Dieu a ordonné à Ses Anges de vous garder et ils vous porteront en leurs mains ». Et Jésus répond : « Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu » (Deut. VI, 16).

C'est en effet tenter Dieu que le croire obligé de nous secourir à cause de notre perfection ; se croire saint est le fait d'un orgueil incommensurable.

Certes, le Christ est le seul Saint, le seul auquel il pourrait être permis de se croire tel ; mais n'oublions pas que ces tentations sont des exemples *pour nous*. A chacune de ces tentations, Jésus répond par une sentence tirée du Deutéronome, afin de nous enseigner que, si nous le voulons, nous pouvons trouver dans les Ecritures tous les enseignements nécessaires pour notre culture et notre perfectionnement. « Il est écrit... » dit le Christ.

Toutes les tentations que nous pouvons éprouver dans la vie, se rapportent à l'une de celles subies par Jésus ; nous sommes toujours poussés – par des chemins divers – au manque de confiance en Dieu, au désir de posséder et de jouir, à la complaisance envers nous-mêmes et à la croyance en notre valeur personnelle.

CHAPITRE XI

LES BEATITUDES

Le Christ, après avoir été réconforté par les Anges qui viennent le servir (Matt. IV, 11), quitte le désert afin de commencer Sa vie enseignante.

Les « Béatitudes », courtes sentences par lesquelles débute le « Sermon sur la Montagne » sont le résumé de tous les enseignements de Jésus et les paraboles énoncées par Lui, Ses miracles, ne font que les confirmer, les expliquer.

L'homme qui abdique sa volonté propre et prend la résolution de faire la volonté du Père, ne doit avoir d'autre préoccupation que de suivre les enseignements contenus dans ce « Sermon sur la Montagne » (Matt. V, VI, VII) ; quiconque accomplit sa besogne quotidienne en vivant, c'est-à-dire en mettant en acte ces enseignements, est sûr de sa réintégration dans l'état de paix et de bonheur qui était celui de l'humanité à sa création.

On pourra méditer sur ce fait que le Christ, pour commencer son enseignement par la parole, *monte sur la montagne*. Il le fait chaque fois qu'il va prier, se transfigurer, donner des éclaircissements concernant les puissances supérieures de l'âme.

S'étant donc placé au point le plus élevé et ayant groupé autour de Lui tous ceux qui Le suivaient depuis plusieurs jours, tous ceux qui avaient senti dans leur cœur qu'il leur apporterait le moyen de recouvrer la paix spirituelle hors de ce monde, le Christ leur dit :

I – Heureux les pauvres en esprit car le Royaume des Cieux est à eux

On répète toujours de façon erronée cette première béatitude en l'énonçant : « Heureux les pauvres d'esprit... ». Le Christ n'a jamais voulu dire que le Royaume appartiendrait aux êtres les moins intelligents, mais à ceux qui possèdent *l'esprit de pauvreté*, c'est-à-dire à ceux qui se contentent de peu et ne vivent pas que pour l'argent, aux humbles qui ne se croient pas riches de qualités et de science.

Nous devons comprendre que si nous avons des qualités, des aptitudes qui nous mettent en valeur, elles nous ont été données, nous n'avons rien de nous-mêmes, notre vie nous est confiée et ne nous appartient pas. Nos aptitudes sont les pièces de monnaie données par le Maître à ses serviteurs que ces derniers doivent faire fructifier pendant son absence (Matt. XXV, 14).

Puisque c'est l'attrait du monde matériel qui a précipité l'homme hors du milieu tout spirituel dont parle Augustin et l'a emprisonné dans son corps épais et lourd, son premier effort doit consister à détacher son cœur de ce monde matériel, à user de cette matière durant le temps qu'il la possède, avec l'idée bien nette qu'un jour il devra s'en séparer. S'il y parvient, il ne souffrira pas de cette séparation.

Aujourd'hui l'argent est un dieu ; faire passer dans son propre coffre, par n'importe quel moyen, l'argent qui se trouve dans le coffre du voisin est l'unique préoccupation de la majorité des hommes.

La monnaie, cependant, n'est qu'une servante, elle est un moyen pratique d'échange plus commode que le troc. Aimer l'argent et les objets qu'il procure, c'est devenir esclave de ce qui est fait pour nous servir, les rôles sont renversés par l'aveuglement de l'humanité, tous les malheurs du monde viennent de ce déséquilibre monstrueux.

« Vous ne pouvez servir Dieu et Mamon » (Luc XVI, 13), car l'un des deux maîtres sera toujours avantagé au détriment du second, leurs intérêts étant contraires ; si nous suivons l'un, nous travaillons contre l'autre ; il faut choisir et ce choix condamne l'homme ou le sauve.

II – Heureux ceux qui sont doux car ils posséderont la terre

Quelques traductions portent : « Heureux les débonnaires... ». Nous ne pouvons devenir « doux » qu'en nous oubliant complètement pour ne plus penser qu'aux autres ; nous ne pouvons devenir « bons » qu'en ne pensant plus à nous car l'agressivité, la méchanceté viennent toujours d'un froissement de notre amour-propre, d'une atteinte portée à nos intérêts.

Les débonnaires sont ceux qui cherchent à abolir l'égoïsme en eux, qui s'efforcent de créer l'unité de leurs facultés par la direction unique qu'ils leur donnent : faire le bonheur de ceux qui les approchent.

C'est ainsi que nous fertiliserons notre Moi, comme le paysan fertilise le sol et l'améliore. Dieu nous fera don du sol qui nous a été confié si nous l'avons défriché et rendu productif.

Tout obéit à l'Homme-Esprit comme tout lui obéissait avant la chute, après avoir nommé les êtres, il gouvernait la nature, il cultivait le jardin d'Eden. C'est pourquoi l'homme régénéré possède à nouveau la Terre.

La douceur désarme la violence. L'action amène toujours la réaction : une pression sur un ressort provoque de la part de celui-ci une réaction semblable à l'action, mais opposée ; la douceur amène la douceur.

Nous l'avons déjà dit à propos de la destinée et de l'obligation ou nous sommes de payer nos fautes, nous ne serons libérés qu'après avoir réglé notre passif. Or, si nous répondons à la violence par la violence, nous contractons une nouvelle dette, nous nous rendons à nouveau esclaves de la destinée.

Au contraire, en opposant le bien au mal, en répondant à la colère par la douceur, nous interrompons le cycle et nous nous libérons. C'est pourquoi il est écrit : « Ne résister pas au méchant » (Matt. V, 39). C'est aussi la raison pour laquelle le Christ nous enseigne le pardon des offenses.

La bonté est la plus grande perfection, « Dieu seul est bon » (Matt. XIX, 17). Dieu pardonne à l'homme de l'avoir ignoré, mieux, de l'avoir nié, n'est-ce pas la bonté suprême ?

III – Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés

La souffrance est d'autant moins pénible que nous l'acceptons plus volontiers, et si nous l'évitons nous ne faisons que la reporter à une date ultérieure.

Si nous évitons un travail qui nous est proposé il sera donné à un autre et nous en chargeons ses épaules, car le travail doit être accompli à ce moment précis : l'ordre du monde n'est pas changé par notre mauvais vouloir. C'est donc une nouvelle dette que nous contractons.

Le bonheur est dans l'acceptation qui rétablit l'équilibre et dans l'accomplissement de la tâche qui nous est proposée car elle est une occasion qui nous est donnée d'avancer.

Nous devrions chercher à soulager les autres de leurs peines : donner notre vie pour les amis. L'épreuve nous fortifie, elle désagrège le caillou noir qu'est notre Moi ; elle fait jaillir de ce rocher la source d'eau vive ; elle est la flamme qui purifie et sublimise ; elle est la nourriture de cet embryon d'Esprit que nous devons faire croître et qui est le trésor dont il est dit : « Amassez-vous des trésors dans le ciel... là où est votre trésor, là aussi est votre cœur » (Matt. VI, 20-21). Ce germe est celui du corps glorieux qui nous permettra d'habiter le Royaume.

Le Christ est l'agneau sans tâche, l'innocent qui s'est sacrifié et a souffert sans l'avoir mérité, la victime qui a payé pour nous afin que nous puissions quitter notre lieu d'exil. Il a

souffert pour venir nous chercher dans notre monde matériel, pour nous élever jusqu'à Son Royaume : « Lorsque j'aurais été élevé, j'attirerai tout à Moi » (Jean XII, 32).

IV – Heureux ceux qui ont faim et soif de justice car ils seront rassasiés

Ont faim et soif de justice ceux qui pleurent en voyant l'aveuglement du monde, ceux qui souffrent de l'entêtement et de l'endurcissement du cœur de leurs frères, de ceux qui ne veulent pas reconnaître leur trahison envers Dieu et refusent de faire Sa volonté.

Mais ceux-là ont compris que s'ils désirent voir la justice s'établir dans le monde, ils doivent commencer par l'établir en eux car c'est par la culture individuelle que l'on arrivera à la perfection de la masse entière ; c'est par leur sacrifice personnel, par leur exemple, qu'ils aideront le Christ à rétablir la justice sur terre.

Ceux-là ont compris que le désordre qui règne ici-bas, n'est pas la Loi, que Dieu n'a pas créé l'homme pour la souffrance mais qu'il s'y est plongé lui-même.

Ont faim et soif de justice ceux qui ont compris qu'il faut faire machine arrière, se tourner vers Dieu, lui demander la connaissance de Sa volonté et la force de l'accomplir. Lorsque chaque humain sera convaincu de cette vérité, la justice sera rétablie sur Terre et ceux qui en ont faim et soif seront rassasiés par son retour et sa plénitude.

Le juste est celui qui vit en équilibre, son corps travaillant sur la terre, son esprit priant dans le Ciel ; il se tient entre la matière et l'Esprit, entre l'eau et le feu, dominant la première et dominé par le second.

Le juste est celui qui a accordé les deux chevaux du char – septième clé du Tarot – l'intelligence et l'amour. Sa vie s'écoule toute droite dans la voie idéale qu'il a choisie.

V – Heureux les miséricordieux car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde

On voit que toutes les paroles du Christ, tous ses enseignements ont un but unique. Il est encore question ici du rétablissement d'un équilibre. Si nous voulons que les fautes que nous commettons sans cesse nous soient pardonnées, commençons par pardonner les torts qui nous sont faits ; pourquoi serions-nous absous alors que nous continuons à condamner.

L'enseignement de cette béatitude est répété plusieurs fois dans l'Évangile : il est dans le Pater, la seule prière que le Christ nous ait apprise : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » (Matt. VI, 12). Il est le sujet de la parabole du créancier et des débiteurs : « Ne fallait-il pas que tu aies pitié de ton compagnon comme j'ai eu moi-même pitié de toi » (Matt. XVIII, 33).

Ailleurs, le Christ nous dit : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » (Matt. IX, 13), car être miséricordieux c'est sacrifier notre haine, notre esprit de vengeance et notre amour-propre, ce qui est beaucoup plus important que de sacrifier un agneau ou une colombe sur l'autel. Le Christ exprime la même idée lorsqu'il nous ordonne d'aller nous réconcilier avec notre frère avant d'apporter notre offrande à cet autel, car étouffer la plainte de notre amour-propre blessé, c'est purifier notre cœur.

Le pardon est le seul moyen de faire cesser la haine dans le monde, nous le répétons. Si nous nous vengeons, notre adversaire voudra se venger de notre acte de vengeance et ainsi de suite. En faisant miséricorde nous travaillons au rétablissement de la paix par la bonté et la douceur. C'est aux plus évolués, à ceux qui ont le plus grand désir de servir, de commencer et de donner l'exemple.

La raison se refuse à admettre que la faute soit pardonnée à celui qui, de son côté, se refuse de donner son pardon. Ce sentiment est à la base de l'esprit de justice : nous devons être traités comme nous traitons nos semblables.

VI – Heureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu

Remarquons d'abord que le Christ parle de la pureté du cœur, seul.

C'est, qu'en effet, la pureté du cœur entraîne la pureté de l'homme entier. Celui qui a le cœur pur est revenu à la simplicité de l'enfance, il a aboli tout égoïsme et tout orgueil en lui, il est redevenu simple et confiant.

Nous savons que le retour à la simplicité de l'enfance est la condition de la réintégration : « Si vous ne redevenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume » (Matt. XVIII, 3).

Celui qui a retrouvé la simplicité et la pureté du cœur, ne recherche plus les joies physiques ou intellectuelles pour elles-mêmes, il ne voit plus dans ces dernières que les manifestations du monde de l'Esprit.

La beauté d'un paysage ou d'un corps humain, la grandeur d'une œuvre musicale, la profondeur d'une pensée philosophique ne sont plus pour l'homme au cœur pur que les reflets du Ciel, des manifestations de l'expression divine. C'est pourquoi il est prédit à ceux qui ont le cœur pur qu'ils verront Dieu ; c'est qu'ils le voient déjà dans tout ce qui est le résultat de son action ici-bas et qu'ils rapportent tout à Lui.

Nous avons fait remarquer que le Verbe est Dieu manifesté ; c'est donc le Verbe Jésus qu'il faut voir à travers toute manifestation de la Vie. Le Christ a dit Lui-même : « Qui me voit, voit aussi Mon Père ». C'est donc Dieu que nous voyons chaque fois que nous reconnaissons dans le Beau, le Vrai, le Bien, un signe de la Gloire, de la Magnificence et de la Grandeur du Verbe.

Si nous parvenons à cette vision directe sur Terre, nous parviendrons à la vision directe de Dieu lorsque nous serons débarrassés de notre prison de chair ; c'est là l'enseignement de cette béatitude.

VII – Heureux les pacifiques car ils seront appelés enfants de Dieu

Les « pacifiques » sont ceux qui désirent la paix, non seulement s'abstiennent de déchaîner la discorde mais encore, parviennent à tout pacifier autour d'eux. Ils ne peuvent y parvenir que s'ils se sont tout d'abord efforcés d'établir la paix en eux-mêmes, c'est-à-dire s'ils ont pacifié leur âme, s'ils ont subjugué leurs instincts et leurs passions matérielles.

Tous les êtres rayonnent autour d'eux des effluves bénéfiques ou maléfiqes, nous le sentons bien en présence de nos semblables ; certaines rencontres nous apaisent, d'autres nous troublent. Ceux qui ont fait l'équilibre et la paix en eux rayonnent le calme et pacifient pas leur seule présence le milieu où ils pénètrent ; ils vivent en Christ, car le Christ est le grand Pacificateur : « Je vous donne ma Paix » (Jean XIV, 27).

Ceux qui répandent la paix autour d'eux vivent dans l'amour des hommes ; ils sont toujours là où une querelle est à apaiser, une souffrance à soulager, une angoisse, une inquiétude à faire cesser. Ils accomplissent la véritable fonction de l'Homme : intermédiaires entre le Créateur et la Création, ils attirent les bienfaits de Dieu sur la nature créée.

Cependant, la tranquillité, la sérénité intérieure obtenue par l'âme en s'isolant dans sa tour d'ivoire, n'est pas la paix mais le « quiétisme » qu'il faut éviter à tout prix.

Il est facile en refusant d'apercevoir la souffrance, de s'autosuggestionner et de se procurer ce calme relatif, mais il n'aboutit qu'à l'exacerbation de la personnalité et par conséquent à l'égoïsme.

La paix suit l'action accomplie en conformité avec la Parole et non l'inaction.

**VIII – Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice
parce que le Royaume des Cieux est à eux**

**IX – Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent
et disent faussement toute sorte de mal de vous à cause de Moi**

Les deux dernière béatitudes n'ont qu'un même objet, elles énoncent le même principe : toutes deux enseignent le bonheur de ceux qui souffrent persécution, les premiers pour la justice, les seconds pour le Christ : « A cause de Moi » dit Jésus.

Ne souffrent persécution pour un idéal ou pour un être aimé que ceux qui défendent cet idéal ou cet ami, qui affirment la foi qu'ils ont eu eux contre ceux qui les nient ou les attaquent.

Ici, il s'agit de souffrir pour le rétablissement de la Justice, par conséquent de la Paix, et pour le Christ qui est le Roi, le Souverain du Royaume des justes. Cela consiste à tout accepter, à tout endurer dans la lutte contre le mal qui est en nous et hors de nous.

Ceux qui se sont donnés à cette tâche de tout leur corps, de toute leur âme et de tout leur esprit sont les soldats du Christ ; ils sont *reliés* à Dieu qui leur donne la lumière et la force nécessaire pour lutter contre les soldats de l'adversaire. Ils sont sur terre comme les *envoyés* d'un souverain dans un pays voisin, ils accomplissent leur mission avec l'idée toujours présente à leur esprit, que leur pays d'origine, leur patrie, est ailleurs.

C'est pourquoi ils sont persécutés par les habitants du pays dans lequel ils sont envoyés. Ils sont pour eux un reproche vivant par la pureté de leur vie. Ils sont pour eux des ennemis puisqu'ils combattent contre leurs appétits de jouissances égoïstes, de domination sur les faibles et de spoliation. Ils dérangent leurs plans et contrecarrent leurs projets.

Mais lorsqu'ils ont accompli la tâche qui leur avait été donnée, ils vont se reposer dans le Royaume et là ils sont payés au centuple de leurs souffrances¹.

*

* *

Tout l'effort de purification indiqué dans les béatitudes a un seul but : régénérer l'homme dans son essence afin de permettre son union à Dieu, cette union étant impossible entre l'impureté et la pureté, entre l'injustice et la justice.

Toutes les religions enseignent que la fin de l'homme est l'union avec l'absolu ; mais alors que certaines d'entre elles, certaines sectes orientales, enseignent que l'aboutissement est une fusion complète avec anéantissement de l'être et perte de la personnalité, d'autres enseignent une fusion étroite, la personnalité étant conservée. Ce sont ces dernières qui sont dans la vérité. En effet, puisque toutes les religions sont d'accord pour admettre que cette union est une récompense accordée à l'être qui a obéi à la Loi, il faut bien admettre également que la personnalité est conservée ; comment la joie de la récompense pourrait-elle être ressentie par cet être s'il cessait d'exister comme individu.

Comme toujours, c'est dans l'Évangile que se trouve la solution du problème : « Je suis la vigne et vous êtes les sarments » (Jean XV, 5). Le Christ nous enseigne ici que comme les sarments ne peuvent vivre s'ils ne reçoivent la sève du cep de la vigne, de même nous ne pouvons vivre s'Il ne nous donne Sa vie, si nous ne demeurons attachés à Lui.

¹ Aux lecteurs qui seraient désireux d'approfondir leur étude de la Vie du Christ, nous conseillons les remarquables « Commentaires sur l'Évangile » par Sédir.

Or le cep et le sarment vivent d'une même sève, mais chacun conserve sa personnalité puisque si le sarment est détaché du cep, il meurt tandis que le cep continue à vivre¹.

Il en est de même de notre union à Dieu, telle qu'elle existait avant la chute, telle qu'elle doit être après la réintégration. Nous aurons retrouvé notre nature essentielle, image de celle de Dieu ; l'union sera alors possible, nous serons entés sur Dieu, mais tout en gardant notre individualité sans laquelle nous ne saurions guère avoir conscience de la joie retrouvée.

Bernard de Clairvaux enseigne que, dans la chute, nous avons perdu la « ressemblance », l'âme humaine a cessé d'être « à l'image de Dieu » ; nous vivons sur terre dans le monde de la « dissimilitude ». Notre effort de purification nous ramène à la « similitude » et l'union se produit par « accord parfait des deux volontés », l'âme ayant abdiqué toute volonté propre pour ne plus faire que la volonté du Père, *tout ce qui est voulu par Dieu étant, dans le moment même, transformé en acte par l'âme et Dieu ne pouvant vouloir que le Bien, l'âme est désormais dans la béatitude.*

La volonté n'existe pas sans la liberté : pour que nous puissions *vouloir*, il est indispensable que nous puissions *ne pas vouloir* ; s'il y a contrainte la volonté disparaît. Sans cette liberté la chute de l'homme n'aurait pu se produire. Or, si nous conservons notre liberté, nous conservons obligatoirement notre individualité.

Cette volonté unique, c'est la sève unique qui circule entre le cep de la vigne et le sarment : « J'ai une nourriture qui est de faire la volonté de Mon Père » a dit Jésus (Jean IV, 34). Si nous aussi, nous voulons recevoir cette nourriture, nous serons unis à Dieu par le Christ : « Vous connaîtrez que Je suis en Mon Père et vous en Moi et Moi en vous » (Jean XIV, 20) « afin que tous soient UN, comme vous, Père, êtes en Moi et Moi en Vous, qu'eux aussi soient UN en Nous » (Jean XVII, 21). Bien peu de chrétiens connaissent cette admirable prière de Jésus avant sa Passion puisqu'ils se contentent de lire les extraits de l'Évangile sélectionnés pour chaque dimanche. Le Christ n'a-t-il donc pas voulu que Sa parole *entière* soit portée à toutes les régions de la Terre ?

*

* *

« Voici, l'Époux vient, sortez à sa rencontre » (Matt. XXV, 6). Ce verset de l'Évangile que Ruysbrok a pris comme argument de son fameux traité de mystique « l'Ornement des Noces spirituelles », est l'appel lancé à l'âme par le Christ pour qu'il entreprenne son effort de purification en vue de l'Union.

Le Christ descend à notre rencontre, il vient au devant de nous mais, pour cela, il faut que nous allions au devant de Lui ; ce qu'il faut entendre par *sortir*, c'est sortir de nous-même en abandonnant le premier homme, l'homme ancien que nous étions et en abdiquant notre volonté propre.

Alors, toute l'aide nécessaire nous vient d'en haut. le Christ a dit à Nicodème : « Si quelqu'un ne naît de nouveau (de l'Esprit), il ne peut voir le Royaume de Dieu » (Jean III, 3) et, d'autre part, Jean-Baptiste a dit : « Je vous baptise d'eau, mais celui qui vient après moi vous baptisera de l'Esprit » (Matt. III, 11). C'est donc le baptême de l'Esprit qui, seul, ouvre la porte du Royaume et c'est le Christ qui, seul, le donne. Jean nous enseigne que le Christ ne donnait pas le baptême d'eau (Jean IV, 2).

Plus grand est l'effort que nous faisons pour nous approcher du Royaume, plus grand est le chemin que le Royaume fait en descendant vers nous. Mais nous devons nous préparer à cette

¹ Les Druides qui, loin d'être des païens savaient ces choses, car ils étaient les gardiens de la Tradition, avaient pris comme *analogie* de cette vérité, le gui, qui, lui aussi, ne peut vivre s'il ne reçoit la sève du chêne auquel il s'est uni de lui-même et c'est pourquoi ils le vénéraient. Le Chrétien doit s'unir de lui-même au Christ s'il veut recevoir Sa vie et vivre.

rencontre, avoir toujours, comme les vierges sages, notre lampe pleine d'huile et allumée, et comme elles aussi, être revêtue de la robe nuptiale (Matt. XXV, 1 à 12).

La lampe dont il est fait mention dans cette parabole des dix vierges et qui doit être allumée au moment de la venue de l'Epoux dans la nuit, c'est le cœur de l'homme qui doit être trouvé brûlant. La robe nuptiale, sans laquelle l'homme n'est pas jugé digne de prendre part au festin des Noces spirituelles, c'est l'âme purifiée, l'âme lavée de tout égoïsme et de tout orgueil : « Le Roi entra pour voir ceux qui étaient à table. Ayant aperçu là un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir une robe de noces ? – Et cet homme resta muet. Alors, le Roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les pieds et les mains et jetez le dans les ténèbres extérieures, c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents » (Matt. XII, 3, 11).

« Ceux que tu vois revêtus de robes blanches, qui sont-ils ? Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau » (Apoc. VII, 13-17).

« Celui qui aura vaincu sera ainsi vêtu du blanc et je n'effacerai point son nom du Livre de Vie » (idem III, 5).

Blanchir sa robe dans le sang de l'Agneau c'est se purifier par le sacrifice, « c'est mourir avec le Christ afin de ressusciter avec Lui (I Thess. IV, 16).

« Le Christ nous a donné l'exemple de l'obéissance jusqu'au sang en acceptant toutes les souffrances » (Phil. II, 8). C'est le dernier enseignement que Jésus nous ait donné sur terre et il nous l'a donné non en paroles mais en actes : par l'exemple.

Si nous acceptons de porter notre croix et de mourir avec le Christ, nous ne ferons plus qu'un avec Lui et lorsque nous serons UN avec le Christ, nous serons UN avec le Père. Ce jour sera arrivé lorsque notre amour s'étendra à tous les êtres, car l'amour du Christ s'étend à tous les êtres créés : l'amour de tous est un amour Céleste.

A ce moment le Christ dira : « Venez, vous les bénis de Mon Père » (Matt. XXV, 34) et ceux qui seront appelés « verront des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont point montées au cœur de l'homme – des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment » (I Cor. II, 9).

Et voici comment se termine « Le Livre » : « Voici que je viens bientôt et ma récompense est avec Moi pour rendre à chacun selon ses œuvres, Je suis l'Alpha et l'Omega, le premier et le dernier, le commencement et la fin ».

« Bienheureux ceux qui lavent leur robe dans le sang de l'Agneau afin qu'ils aient pouvoir sur l'Arbre de Vie et que par les portes ils entrent dans la cité ».

« Loin d'ici les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres et quiconque aime et pratique le mensonge ».

« Moi, Jésus, J'ai envoyé mon messenger pour rendre témoignage de ces choses dans les Eglises. Je suis la racine et la rose de David, l'Etoile brillante du matin ».

« L'Esprit et l'Epouse disent : Viens ».

« Que celui qui entend dise : Viens ».

« Que celui qui a soif vienne et que celui qui vient reçoive par grâce l'Eau de la Vie ».

(Apoc. XXII, 12-19).